

LIVRES



Le Feuilleton Page D3
Essais québécois Page D4
La vitrine du livre de poche Page D8
Bandes dessinées Page D10
Visas Page D14

LE DEVOIR, LES SAMEDI 20 ET DIMANCHE 21 NOVEMBRE 1993

Laferrière dégoupille

JEAN CHARTIER
LE DEVOIR

Il n'y avait que lui pour s'offrir pareille audace. La semaine dernière, tout juste avant le Salon du livre de Montréal, Dany Laferrière, le champion des provocateurs, a posé nu pour le magazine *Qui*. C'était sa dernière grenade, lancée au visage de la trop sérieuse communauté littéraire d'ici. L'écrivain ne rate jamais une occasion. Il répète sur toutes les tribunes qu'il n'a que faire de l'establishment littéraire et intellectuel. Il n'a que faire des critiques patentés qui, ironiquement, l'encensent. Il préfère écrire en rap et faire le pitre chez Julie Snyder.

Il parle aussi de littérature... Capable des plus grandes facéties, l'écrivain aime plutôt ce qu'il appelle «les petits textes» qui miroitent avec de multiples facettes. «L'Amérique, c'est le continent des nouvelles, des histoires brèves, dit-il. Chacun est susceptible de dire: "Amérique c'est moi". Pourtant chacun est différent en Amérique».

C'est pourquoi, Laferrière n'a pas envie d'écrire ce qu'il appelle «un roman lourd». Ce qui l'intéresse, c'est ce qu'il appelle «le spasme» se dégageant à la toute fin de l'écriture, ce moment où il ressent une infinité d'impressions.

«Mon nouveau livre est une autobiographie de mes émotions», explique-t-il. Ça ressemble à un essai, mais Laferrière prétend qu'il n'en est rien. Ce n'est pas un reportage non plus bien que le premier chapitre présente une discussion avec un éditeur sur une traversée de l'Amérique. «Ce n'est pas un roman», écrit encore Laferrière des la première phrase de son livre. Cependant, il s'empresse d'expliquer de vive voix que tout est inventé dans ce livre, y compris cette commande de reportage. C'est donc un «roman», conclut-il.

On aura compris que son texte est hybride, à la frontière des genres. Laferrière le veut ainsi. «Je ne vais pas écrire des romans traditionnels, affirme-t-il avec conviction. Avec le cinéma, on ne fait plus de longues transitions dans les romans. On passe d'une scène à l'autre de manière subite, et tout le monde comprend».

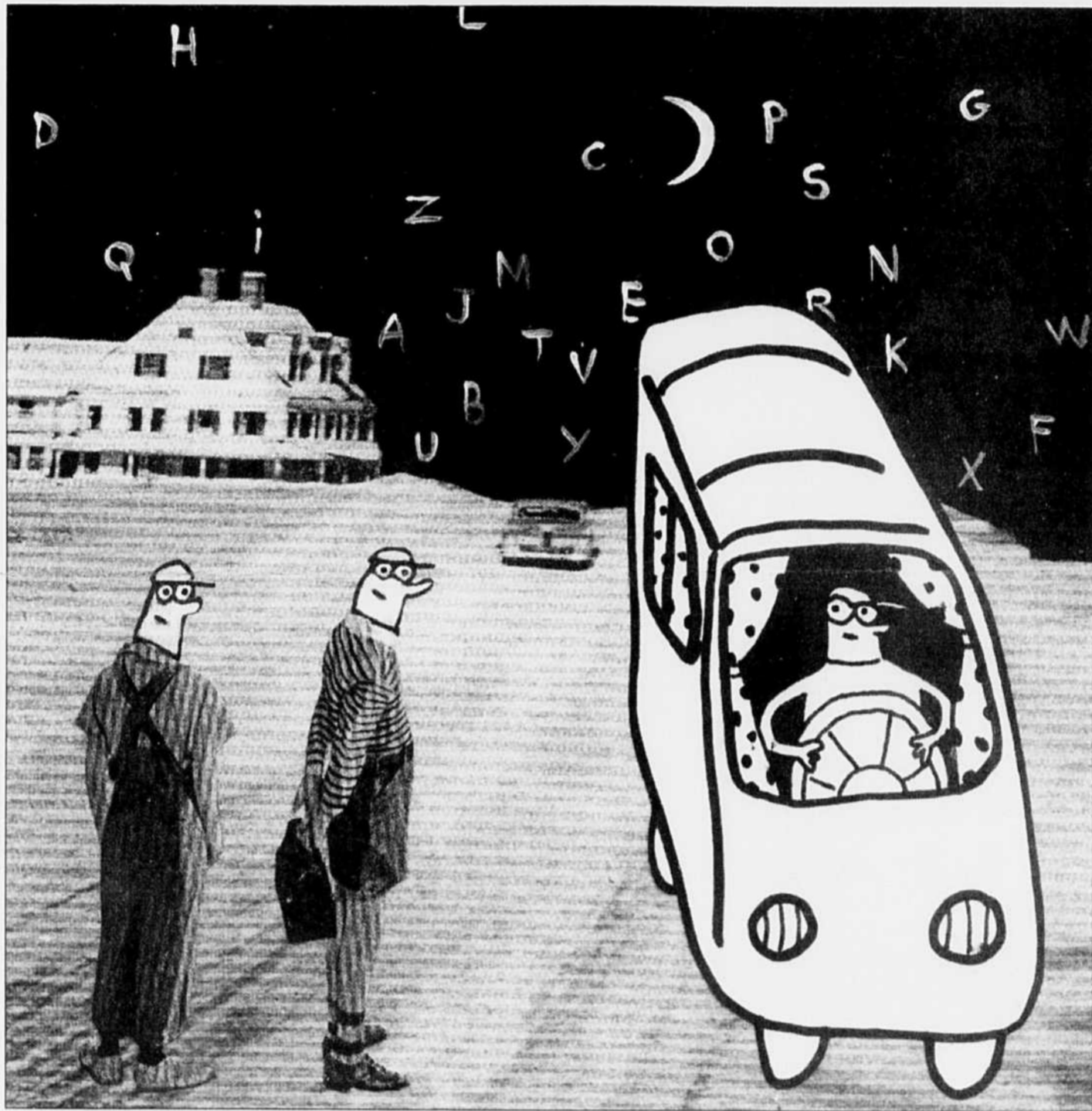
Son nouveau livre, *Cette grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit?* s'inspire de la forme des premiers essais de James Baldwin. Dany Laferrière admire cet écrivain noir américain. «Je me suis dit que j'allais adopter la forme des premiers livres de Baldwin et y mettre un peu de fiction. Ce ne sont pas les romans lourds de Baldwin qui m'intéressent. C'est sa réflexion du début sur l'Amérique». Laferrière se réfère principalement à des écrivains américains. C'est l'un de ses deux pôles d'écriture, l'Amérique, l'autre étant Haïti.

L'écrivain a publié deux livres sur cinq d'un cycle haïtien qu'il a en tête. Il en est également au deuxième livre du pôle américain. Son tout premier récit, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, était un «roman» du corps, un livre païen, précise-t-il, et son nouveau roman il le définit comme «un livre de l'intellect, de la paranoïa», sur les immigrants en Amérique.

«Ce que j'aime, c'est la musique des mots, poursuit-il. Je n'aime pas le jazz, contrairement au personnage de mon roman. Mais j'aime la petite musique des mots».

VOIR PAGE D 2: LAFERRIÈRE

jacques poulin un ermite à paris



ROBERT LÉVESQUE
LE DEVOIR À PARIS

Il m'avait tout dit ça au téléphone avec la précision d'un employé de la RATP, et la voix douce d'un ami des chats: on descend à Nation, on prend la sortie Avenue du trône, on longe le boulevard de Picpus et l'on trouve, en faisant attention, petite et piétonne, la rue Villa Saint-Mandé... C'est là, au numéro 5, dans une ancienne loge de concierge grande comme ma main, qu'habite, et écrit quatre heures par jour, l'un des romanciers les plus remarquables du Québec, Jacques Poulin.

Paris l'automne est une ville grise et agitée. On a marché, lui et moi, de chez lui au métro, dans l'humidité et l'odeur de mazout de la ville de Boris Vian et d'Hemingway, Poulin me raccompagnant place de la Nation après quelques heures d'entretien. On a donné quelques francs à un type qui faisait la manche, près du manège éteint qui dormait dans la ville éveillée à toute heure.

Jacques Poulin est un écrivain secret, c'est aussi un être timide, poli, dont les angoisses se dissimulent dans une lenteur extrême du propos, une précision des idées et des mots, une économie de parole, tout à fait comme dans sa littérature, ses huit romans écrits en 26 ans, de *Mon cheval pour un royaume* à *La tournée d'automne*, le tout dernier, fidèle à la manière de cet artisan, un minimaliste du roman où le travail est surtout une affaire de retrait du superflu, adjectifs, adverbess, sentiments, pour arriver à l'émotion, la sobre, celle qui ne peut que se deviner chez le lecteur fidèle et attentif.

La délicatesse de vue et les univers intimes de Poulin pourraient en faire un écrivain de la confiance, un maître du «je», un diariste, mais, au contraire, cet homme fragile de 55 ans, né en Beauce, qui a vécu dans le Vieux-Québec, à Cap-Rouge, sur les routes américaines, puis qui vit dans le XII^e arrondissement de Paris,

résiste à ce «je», affirmatif, et vit en retrait de son oeuvre. Il m'explique...

«Je ou il, c'est mon éternel problème... Pour plusieurs de mes livres, comme pour *La tournée d'automne*, j'ai d'abord écrit une version au je. C'est plus facile d'écrire au je, tu laisses passer ce qui vient, et ce que tu dis prends des couleurs immédiates, particulières. Si tu écris: je regarde la pluie, tu ajoutes forcément un sentiment, alors que si tu écris: il pleut, tu ne vas pas dans la tête de tes personnages, tu respectes une distance, que tu garde, mais c'est peut-être aussi une froideur, et j'ai peur, parce que le risque, au bout, c'est que l'émotion ne passe pas».

En fait, si Jacques Poulin, dans le secret de sa table de travail, écrit des versions au je, c'est qu'il peut ainsi, comme il le dit, «faire venir l'histoire». Parfois le je va l'emporter, c'est arrivé avec *Le vieux chagrin*,

VOIR PAGE D 2: POULIN

Le romancier québécois Jacques Poulin, qui vit à Paris, publie ces jours-ci chez Leméac son huitième roman, *La tournée d'automne*, où il poursuit avec le même art minimaliste et artisan son trajet de voyageur dans la littérature. Depuis 1967, Poulin, le plus discret des écrivains après Réjean Ducharme, et l'un des romanciers les plus intenses et les plus particuliers de l'histoire littéraire québécoise, mène une œuvre fragile où tout sentimentalisme est exclu mais où l'émotion respire dans une langue précise et claire, économe. Robert Lévesque est allé le rencontrer à Paris.

Dalai Lama et Eugen Drewermann

LES VOIES DU CŒUR

Non-violence et dialogue entre les religions

Ces textes d'une grande limpidité spirituelle de Drewermann et du Dalai Lama témoignent de la complémentarité du bouddhisme et du christianisme et ouvrent grande la porte au dialogue entre les religions. Volume de 130 pages — 18,95\$

Aux éditions du Cerf



L I V R E S

LAFERRIÈRE

Des textes païens

SUITE DE LA PAGE D1

Ses romans du cycle haïtien étaient plutôt des textes du regard. Il racontait des moments de son enfance ou de son adolescence à Petit Goave. Le nouveau livre sur l'Amérique s'avère d'abord un texte de la parole. «C'est un petit livre, mais cela me demande beaucoup de temps. C'est un *beat* différent, le *beat* d'un livre anglophone écrit en français».

Le texte commence avec cette discussion évoquée plus haut pour un texte sur l'Amérique vue par un écrivain noir. (Laferrrière récuse les termes Noir ou Black. Il préfère le mot Nègre qui trouve son origine au fleuve Niger. Ce mot donne naissance au terme générique de Négritude, dit-il). «Je n'ai jamais écrit tel article, ni visité l'Amérique en autobus avant d'écrire un tel article. Tout au plus, j'écris pour le Los Angeles Times de brèves critiques sur des livres où il est question des relations entre Nègres et Blancs. J'écris ma critique en français et le LAT la traduit. Quand ils veulent une critique qui ne soit pas trop violente sur un livre mettant en scène Blancs et Nègres, ils me contactent. Tout le reste dans mon livre est inventé. Pure fiction».

L'écrivain haïtien joue avec les mots. En fait, les idées l'intéressent mais il ne les pousse pas en leurs derniers retranchements. Il s'arrête avant. Il esquisse un dessin et le laisse, après quelques traits, pour passer à autre chose. Laferrrière dit ne pas lire d'essais, enfin presque pas. Il est un autodidacte, «diplômé» du collège à Petit Goave. Il n'a pas tenu un seul trimestre en sociologie à l'UQAM. C'est tout autre chose qui l'intéresse.

«Ma conception de la fiction moderne ne me permet pas de décrire des personnages dans tous leurs faits et gestes. Ce sont des incursions que je fais, comme au cinéma, avec des entrées et des sorties brusques. C'est ma conception de la fiction bien que je n'en fasse pas une théorie. D'ailleurs, tout est faux dans ce que j'écris. Les premiers livres d'Henry Miller étaient comme ça. Mon premier livre contenait beaucoup de sexe, comme les livres de Miller. C'était un grand menteur, Miller. Il ne faut pas croire ce qu'il dit. Mon nouveau personnage aime Miles Davis, Billie Holiday, Ice Cube. Moi, ça ne me branche pas, en réalité».

Cet été, il a passé deux mois au Québec avec sa femme et ses trois filles. Le reste de l'année, il vit presque tout le temps à Miami, dans le quartier haïtien. C'est un quartier fort calme, à deux pas du quartier le plus violent de l'Amérique. «C'est par plaques à Miami». On compte maintenant 120 000 Haïtiens à Miami et 800 000 à New York. Quand on lui demande s'il n'est pas tenté d'écrire un roman à la manière de Tom Wolfe ou de James Baldwin sur les Haïtiens de New York, il répond que les gros romans l'embêtent. Mais, on voit bien qu'il se demande comment percer aux États-Unis. Plusieurs de ses livres sont déjà traduits en anglais, aux maisons d'édition Coach House de Toronto et Bloomsbury de Londres. Le film tourné sur son livre a été vu dans 50 pays. Mais il n'aime pas ce film.

Dany Laferrrière espère avoir rapidement une quinzaine de livres. Ce sont les nuances qui ressortent d'un livre à l'autre qui en feront une oeuvre sur l'Amérique et sur Haïti, croit-il.

Ses romans, il les voit comme des textes païens ou des textes de la parole. C'est tout autre chose que la littérature québécoise. Jusqu'à récemment, la littérature québécoise est une littérature «janséniste». «Elle est torturée, repliée, morbide, dit-il. Elle est branchée sur le péché. Bien sûr, il y a des exceptions. La chanson aussi, c'est différent. Mais, moi mes textes sont plutôt païens», affirme celui qui entend déjà les balles siffler autour de sa tête.

POULIN

«Tu écris comme quelqu'un qui marche à tâtons dans le noir.»

SUITE DE LA PAGE D1

l'un de ses romans les plus achevés, qui est ainsi rédigé à la première personne du singulier: «l'histoire du *Vieux chagrin* est intimiste, ça allait mieux».

Jacques Poulin est évidemment un perfectionniste. Tout le monde l'a dit. Il est, comme Patrick Modiano, ou comme les Américains qu'il admire, Raymond Carver, Richard Ford, de la tradition du minimalisme, et comme eux son travail, et son art, est d'arriver à «l'humanité», dans l'écriture, par le chemin le plus difficile, celui où les signes sont absents, les directions non indiquées. Il dit: «J'admire un écrivain comme Gabrielle Roy, que je place très haut dans mes choix de lecteur, ses constructions de phrases sont toujours étonnantes et audacieuses, et elle sait intégrer l'adverbe dans le corps de la phrase, et je l'admire pour son humanité. Mais moi, qui n'écris pas comme elle, qui ai choisi d'enlever plutôt que de rajouter, je n'espère qu'une chose, que cette humanité demeure dans l'émotion minimale que je peux créer. J'ai toujours peur qu'il ne reste pas assez d'émotion dans ma manière. Je me suis plusieurs fois fait dire qu'il y a de la froideur dans mes livres, et je fais attention. Mon idéal est d'arriver à un style complètement dépouillé, avec des éclats de chaleur ici et là». Il dit aussi: «Je m'aperçois que j'approche de la fin quand les phrases qui me viennent ressemblent à celles que j'ai enlevé...».

Gabrielle Roy, comme Anne Hébert dont il se dit très différent, mais aussi Boris Vian et Philippe Djian, qu'il aime, et bien sûr le vieil Hemingway son maître, ils sont tous là dans *La tournée d'automne* ou Poulin a imaginé un libraire itinérant qui, une fois encore, est son autre lui qui va. Personnage nommé le Chauffeur, qui parcourt la côte nord du Québec avec son bibliobus, son vieux chagrin, ses casseroles, ses livres - qu'il a tous lu - qu'il va distribuer gratuitement à un «réseau» de lecteurs qui n'est pas sans rappeler ceux de la résistance en France. Avec des chats étrangers, aussi, attirés à chaque étape par une odeur de lait qui serait restée présente sous cet ancien camion de laitier.

Jacques Poulin ne voit pas, ne sait pas d'avance, et n'organise pas un plan de ses récits. Il n'en trouve la forme définitive que longtemps après une première intuition ou l'ombre apparue d'un sujet, dans le combat quotidien de l'écriture, qu'il mène plume à la main. «Tu écris, dit-il, comme quelqu'un qui marche à tâtons dans le noir; tout à coup tu as une illumination, comme une éclaircie qui apparaît; donc tu as une direction à suivre, soudain. C'est la pire méthode, mais je ne peux pas faire autrement».

Pour *Le coeur de la baleine bleue*, le dédicé ce fut un article de journal sur les greffes du coeur. Pour *La tournée d'automne*, dont il a écrit quatre versions, l'idée lui est venue de la présence, au bout de sa petite rue, d'un bibliobus de la Ville de Paris. «Pendant des semaines, en allant faire mes courses, je passais à côté, et cela a été le déclencheur. J'avais besoin d'un substitut à l'écrivain, personnage de tous mes livres, qui a eu la forme d'un traducteur (*Les Grandes marées*), d'un commis aux écritures (*Faites de beaux rêves*), et là je détenais mon homme, un libraire itinérant, qui est un écrivain déguisé, un gars qui apporte les livres aux autres».

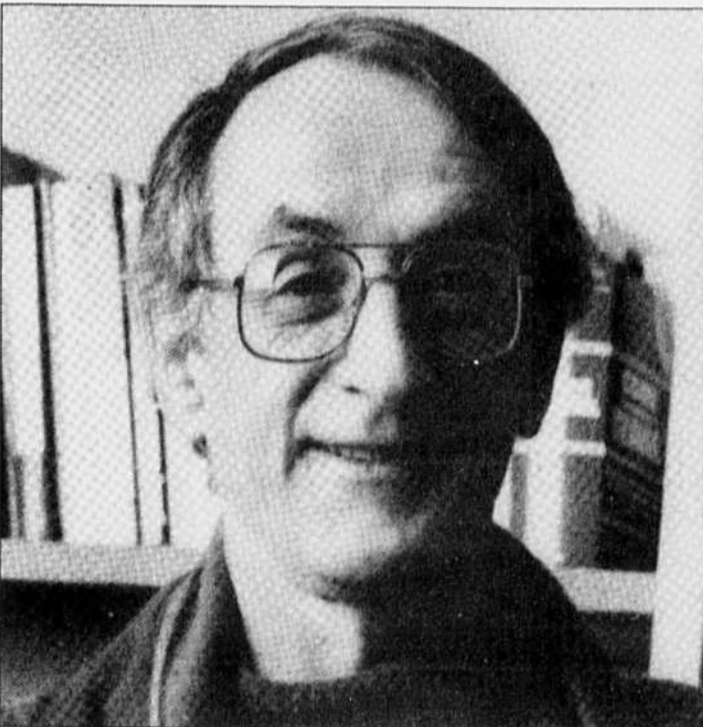
Dans son cagibi où jadis espionnaient des concierges, sur sa table de travail où il écrit debout ou appuyé sur une sorte de prie-Dieu à l'envers à cause de ses problèmes de dos qui l'ont éloigné des courts de tennis, Jacques Poulin écrit deux heures le matin, deux heures l'après-midi. Au-dessus de la table, son lit pour les siestes, qu'il rejoint par une échelle comme dans une ca-

bine de bateau. Dans la pièce unique, avec un coin-cuisine, des livres, les parutions québécoises récentes, une édition des *Mille et une Nuits*, des romans américains, une photo de Colette grande amoureuse des chats, la photo de la librairie Shakespeare and Co dont il parle dans son dernier roman, un ours, l'affiche d'un Calder, un grand rideau qui masque la porte et étouffe les bruits.

Jacques Poulin aurait aimé adopter dès le début, en 1967, l'attitude de Réjean Ducharme. Il me le dit aujourd'hui. Mais au lancement de *Mon cheval pour un royaume* aux éditions du Jour Jacques Hébert lui avait un peu forcé la main, l'assurant qu'il ne pouvait refuser une entrevue à un vieil homme du *Montreal Star*. S'il n'avait pas donné cet interview, si c'était à refaire, il aurait pris le maquis comme Ducharme. C'est sa nature. Il en serait heureux, aujourd'hui. Il me confie qu'il avait même pensé à un pseudonyme pour se dissimuler encore plus. C'eût été Marlow, comme le nom du canton où il est né, à Saint-Gédéon-de-Beauce. Marlow...

Ce qu'il ne remettra jamais en question, c'est la décision d'écrire qu'il prit sur un coup de tête à l'université Laval en 1966, se croyant déjà vieux, à 27 ans, et pressé de choisir une vie. Ne pas écrire? «Qu'est-ce que je pourrais faire d'autre? J'aurais un sentiment d'inutilité, de perte de temps», me dit Poulin. Samuel Beckett répondait ainsi à cette question: «bon qu'à ça».

Poulin aussi n'est bon qu'à ça, qui vit presque en ermite dans cette immense capitale des romanciers où seules quelques lettres de la Maison des écrivains de la rue de Verneuil le relie de loin à une confrérie, invitations qu'il repousse, informations qu'il range, ne déjeunant avec personne, vivant avec sa blonde du même âge qui habite à deux rues, même pas exilé, curieux mais inquiet des temps qui viennent, parlant du vieillissement qu'il insinue peu à peu dans ses romans comme pour l'appropriser, et me disant que sa maladie, comme un désir inconscient, lui convient parfaitement, et qu'il est dans son caractère de tout sacrifier à l'écriture.



Jacques Poulin écrit deux heures le matin, deux heures l'après-midi, toujours appuyé sur une sorte de prie-Dieu.

ACTUALITÉS LITTÉRAIRES

LES MÉDICIS: BERNHEIM, AUSTER ET ONFAY

La Française Emmanuèle Bernheim a remporté cette semaine le Prix Médicis pour son roman *Sa femme* paru chez Gallimard. Emmanuèle Bernheim sera de passage à Montréal cette semaine. Elle l'a emporté au septième tour de scrutin, devant Rachid Mimouni (*La Médiation*, Stock). L'écrivain américain Paul Auster a remporté le Médicis étranger pour *Leviathan* (Actes Sud). Michel Onfay a par ailleurs obtenu le Médicis essai pour *La sculpture de soi* (Grasset).

LE PUBLIC HONORE FRANCINE OUELLETTE

La romancière Francine Ouellette a remporté le Prix du grand public offert par La Presse au Salon du livre de Montréal pour son roman *Au nom du père et du fils*. Le Salon du livre de Montréal a attiré cette année 110 000 visiteurs, soit 4000 de plus que l'année dernière, au grand plaisir du président du Salon, M. Marcel Couture, et de la directrice générale, Mme Francine Bois.

DEVINE QUI VIENT CAUSER...

La nouvelle librairie Renaud-Bray (5117, avenue du Parc) multiplie les activités d'animation. Demain, dimanche 21 novembre, à 14 heures, Daniel Pinard s'entretiendra avec Josée Blanchette, auteur du *Guide des bons restaurants de Montréal et d'ailleurs* (Editions de l'Homme) et Barry Lazar, auteur du *Guide du Montréal ethnique* (XYZ éditeur). L'événement s'adresse aux gourmets et gourmands, bien sûr. Mais aussi aux curieux avides de nouvelles saveurs et d'exotisme. Au grand bonheur des lecteurs du DEVOIR, Josée Blanchette signe à chaque semaine des *Chroniques gourmandes*. Elle participe aussi à l'émission *Consommation*, à Radio-Québec, qu'anime son complice Daniel Pinard. Barry Lazar a quant à lui écrit un guide qui se veut un véritable passeport pour toutes les communautés culturelles et ethniques de Montréal.

UNE INDUSTRIE EN PLEIN ESSOR?

L'Association nationale des éditeurs de livres estime que l'industrie du livre se porte plutôt bien au Québec. «L'édition québécoise a progressé de façon fulgurante au cours des dernières années», a déclaré le vp de l'Association Antoine Del Busso. De 1983 à 1992, le nombre de nouveaux titres publiés annuellement est en effet passé de 6271 à 8409, ce qui représente une augmentation de 34%. Les maisons d'édition ont publié 3084 nouveaux titres en 1992, soit plus de 43% de l'ensemble. Le livre québécois a généré des ventes de près de 150 millions\$. Il existe maintenant au Québec quelque 120 maisons d'édition. Nous y reviendrons, bien sûr.

120 pages
14,95 \$

L'ANNÉE CHAPLEAU

présentation de Pierre Bourgault

« Chapeau tire sur les beaux, les grands, les puissants, comme cela doit être quand on a un reste de conscience, de respect et de moralité. Ou un reste de courage. »

Pierre Bourgault (extrait de la préface)

SERGE CHAPLEAU

BORÉAL

EMMANUÈLE BERNHEIM

SA FEMME

Un petit bijou de fétichisme doux...

PRIX MÉDICIS 1993

16,95\$ (T.P.S. incluse)
Chez votre libraire

GALLIMARD

Emmanuèle Bernheim sera au Québec du 23 au 28 novembre 1993

Où que vous soyez...

RENAUD-BRAY

Parc

276-7651

5117, avenue du Parc, coin Laurier de 8h à minuit 7 jours semaine

LIBRAIRIE HERMÈS

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
Outremont, Montréal
tel.: 274-3669 téléc.: 274-3660

DEVINE OÙ JE VAIS MANGER CE SOIR?

RENCONTRE DIMANCHE LE 21 NOVEMBRE À 14h

DANIEL PINARD s'entretiendra avec JOSÉE BLANCHETTE auteur du *Guide des bons restaurants de Montréal et d'ailleurs* 1994 (Éditions de l'Homme) et BARRY LAZAR, auteur du *Guide du Montréal ethnique* (XYZ).

Ils vous dévoileront tous leurs coups de cœur!

Le guide
DES BONS RESTAURANTS
de Montréal et d'ailleurs

Josée Blanchette

7 jours par semaine

RENAUD-BRAY

Parc

5117, avenue du Parc, coin Laurier de 8h à minuit

276-7651

L I V R E S

LE FEUILLETON

Les soucis de Modiano et les souris de Duras



ROBERT LÉVESQUE

CHIEN DE PRINTEMPS
Patrick Modiano
Seuil, 120 pages

ÉCRIRE
Marguerite Duras
Gallimard, 147 pages

Cette fois-ci le Modiano nouveau est le plus court de tous, le plus ramassé, le plus précis, le plus simple. Ce piéton de Paris, vieil adolescent qui arpente la ville la plus quadrillée et la plus littéraire du monde, de la place de l'Étoile aux boulevards de ceinture, des rues obscures aux quartiers perdus, avec de rares échappées vers Nice et des villas tristes, poursuit avec Chien de Printemps ses promenades rêveuses dans les carrefours et souvenirs d'une vie passée et d'une vie présente, Paris d'hier dans le Paris d'aujourd'hui, vies et villes qu'il superpose à l'infini de récits économes et énigmatiques.

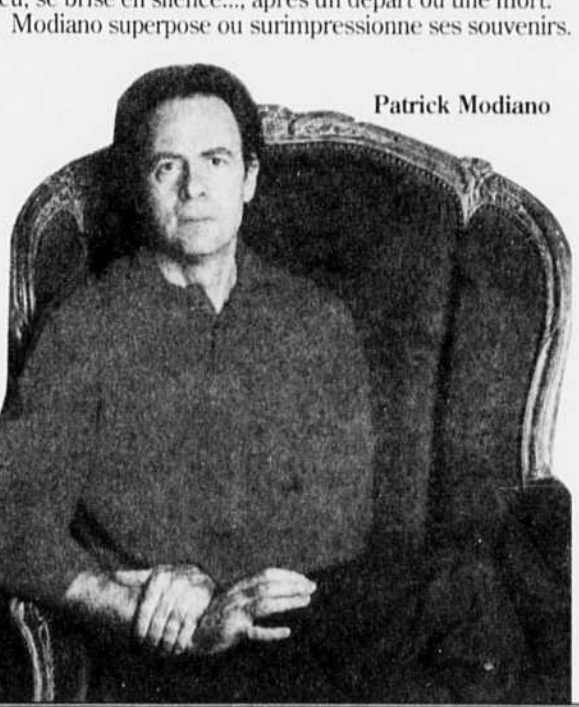
On aime ou on n'aime pas Modiano. Moi je l'adore. De tous les écrivains français qui font dans le roman depuis les années 60, sortant bi-annuellement ou presque leurs primeurs littéraires, Patrick Modiano est l'un des rares à avoir maintenu autant un style, un ton, ce que l'on appelle une musique, dans le projet littéraire d'une vaste cartographie des errances et des désespérances d'un être - cet autre lui - qui cherche et questionne à la fois des souvenirs de son enfance, de son adolescence, où l'on semble avoir un jour déréglé l'horloge de la vie.

Ce coup-ci, à son 15e roman, Patrick Modiano est dans un café de la place Denfert-Rochereau, au printemps de 1964, avec une copine aujourd'hui oubliée; il a 19 ans. Il y avait connu un homme, photographe, qu'il ne revit jamais. Un homme qui, alors, avait l'âge qu'a atteint maintenant Modiano... Un homme qui taisait la peine d'un quadragénaire qui a perdu son ami, le photographe Robert Capa, et une femme, dénommée Colette Laurent...

Il avait réellement 19 ans en 1964, Patrick Modiano. Dans sa littérature de reminiscence, il insère sa vie au compte-goutte, par des éclairs et des éclats de souvenirs où, l'imagine-t-on, on le voit marcher avec sa mère dans les rues de la capitale, observateur des façades et des cafés, muet, promeneur qui rêve éveillé, et déjà plein de soucis.

Ainsi cette fois-ci il revient à ce printemps de 1964 lorsque, durant deux mois, il a vécu dans l'ombre de Francis Jansen, un homme dont il ne sait plus rien, et dont il veut nous dire le peu de choses qu'il sait de lui...

Cet homme, qui parlait peu, qui avait toujours son Roliflex, qui habitait un atelier dans la rue Froidevaux, qui l'avait invité avec une copine à lui servir de modèles (des adolescents parisiens, pour une revue américaine), et qui disait, parlant du temps, «chien de printemps»; cet homme est demeuré une énigme pour Modiano. Une vieille énigme qui repasse. Un souci. Que cachait-il dans ses silences? Pourquoi ne répondait-il jamais au téléphone? Ce désabusement, cette tristesse, sont-ils ceux des êtres les plus sensibles, les plus discrets, dont la vie, en son milieu, se brise en silence... après un départ ou une mort.



Patrick Modiano

Il se souvient qu'il avait déjà été présenté par sa mère à cette femme, Colette Laurent, sur le boulevard Saint-Germain au coin de la rue Saint-Guillaume. Il s'en souvient maintenant, après avoir connu Jansen pour qui cette femme semblait être un amour clos; la photo de cette femme était au mur de l'atelier de la rue Froidevaux.

Et dans cet atelier, dont il avait obtenu la clef, il passait ses jours de mai et juin 64 à classer et répertorier dans des cahiers rouges de marque Clairefontaine les photos éparses de Francis Jansen, photos de Paris, la palissade de la rue des Envergies, l'escalier de la rue Lauzin, la pente de la rue Westermann, l'emplacement de l'ancien cèdre au coin des rues Alphonse-Daudet et Leneveux...

Dans ce jeu des souvenirs et images entrecroqués, dans ce retour sur le regard d'un homme mûr, qu'il a connu dans son adolescence, et dont il se rappelle l'expression triste et attentive, Modiano en arrivera, au fil des pages, avec son écriture minimaliste et artisanale, en parfaite maîtrise de sa manière, à s'insinuer dans le fantôme du photographe qui ne répondait jamais au téléphone, à devenir un peu lui, maintenant qu'il en a l'âge, et du moins se souvient-il s'être imaginé, à 19 ans, qu'il deviendrait peut-être ainsi, plus tard, un homme qui fuit.



Marguerite Duras

Marguerite Duras? Yes, peut-être... pour reprendre un de ses vieux titres. C'était une petite pièce de rien du tout, qui montrait le monde réduit en cendres après une catastrophe nucléaire... Une femme avait survécu. On ne comprenait plus son langage...

La voilà un peu là, Duras, dans son décor de *Yes, peut-être*. C'est maintenant elle la femme qui a survécu. À ses beuveries, ses maladies, ses cures, à ses catastrophes, et à son oeuvre. On l'a vu au Cercle de minuit, récemment, triste buste ankylosé d'une grande romancière, épave qui ne reprendra plus la mer. Monstre échoué.

J'admire au plus haut point la grande Duras, celle qui depuis que je sais lire m'a appris le délire. Ses romans, nous les attendions, nous les durassions des provinces. Ils nous ravissaient. Longtemps je me suis couché de bonne heure, avec mon Duras dans les couvertures...

J'aime ceux qui écrivent ainsi. Dans l'inspiration et le risque, dans la solitude hantée. Et Marguerite Duras, même si Milan Kundera ne la convie pas dans son théâtre du roman et ses «testaments trahis», est la plus grande de ceux-là, la combattante, la bellégerante du roman au 20e siècle. Un écrivain immense.

Mais voilà que cet écrivain immense publie une souris. Cinq petites souris. Des textes, sous le titre général d'*Écrire*, et qui ne sont même pas tous écrits. La dame Duras a parlé à des admirateurs, qui ont enregistré, tout en filant la dame Duras qui parle d'écrire, de la douleur d'écrire, ça on savait, de l'alcool, on savait aussi, des écrivains qu'elle trouve trop «propres», de Mitterrand qu'elle admire, on savait, et encore une fois de son petit frère Paulo, celui qui est mort du côté de la Cochinchine, celui qui n'était pas tout à lui et beaucoup à elle.

Et puis c'est comme la fois de trop. On se lasse de Duras. On cherche l'éclair et on trouve la redite, les lieux communs d'une femme peu commune, les restants réchauffés, les reliefs des banquets scripturaires d'hier. On ferme ce petit livre plus étonné que déçu, étonné que cela nous tombe finalement des mains, étonné d'être soudain si insensible à la sorcière des délire, à la guerrière du Gange littéraire.

Faut-il mourir de bonne heure lorsqu'on est un grand écrivain? Faut-il picoler et vieillir en silence, loin des micros et des éditeurs? Faut-il, Duras, redevenir comme tout un chacun? Se taire?

Faut-il mourir de bonne heure lorsqu'on est un grand écrivain? Faut-il picoler et vieillir en silence, loin des micros et des éditeurs?

Le livre qui persiste

L'ŒUVRE DU GALLOIS
Roman par Robert Walshe,
traduit de l'anglais
par Marie José Thériault,
Boréal, Montréal.

NAÏM KATTAN

Quelle merveilleuse surprise! Un homme de 50 ans qui écrit son premier roman. À la lecture de *L'oeuvre du Gallois* nous sommes d'abord pris par la trucidance, l'esprit, l'ironie de l'auteur. À cela s'ajoute une érudition qui ne se manifeste que pour dire ses limites.

Robert Walshe est né en 1927 en Saskatchewan de parents anglo-irlandais et polonais. Il a travaillé dans la publicité et les relations publiques à Toronto, à Londres, à Paris et à Lausanne et, depuis 1971, il vit à Paris. Ainsi, il a traversé plusieurs langues et diverses cultures qui, en raison de sa profession, se déployaient à l'envers, par des lieux communs qui frappent, des clichés qui brillent. De sorte qu'avant d'aborder de front la littérature, il a pratiqué ce qui la nie, l'aliène, la dessèche et la condamne à l'inanité. Il est au fait des faux-semblants qui éblouissent

Walshe nous surprend, nous tient en haleine et notre plaisir est constamment soutenu.

et de la vacuité des mots sonores. Ce roman coule de source. Le personnage de Walshe est un mort: Wallace Wales, le dernier d'une dynastie d'éditeurs londoniens puissants. Un employé de la maison, Robert Racine se voit assigner la tâche d'écrire sa biographie. Il se met à la poursuite de la trace du personnage. Or, il s'aperçoit, à sa déconvenue, que cette poursuite est ordonnée, commandée par des forces occultes.

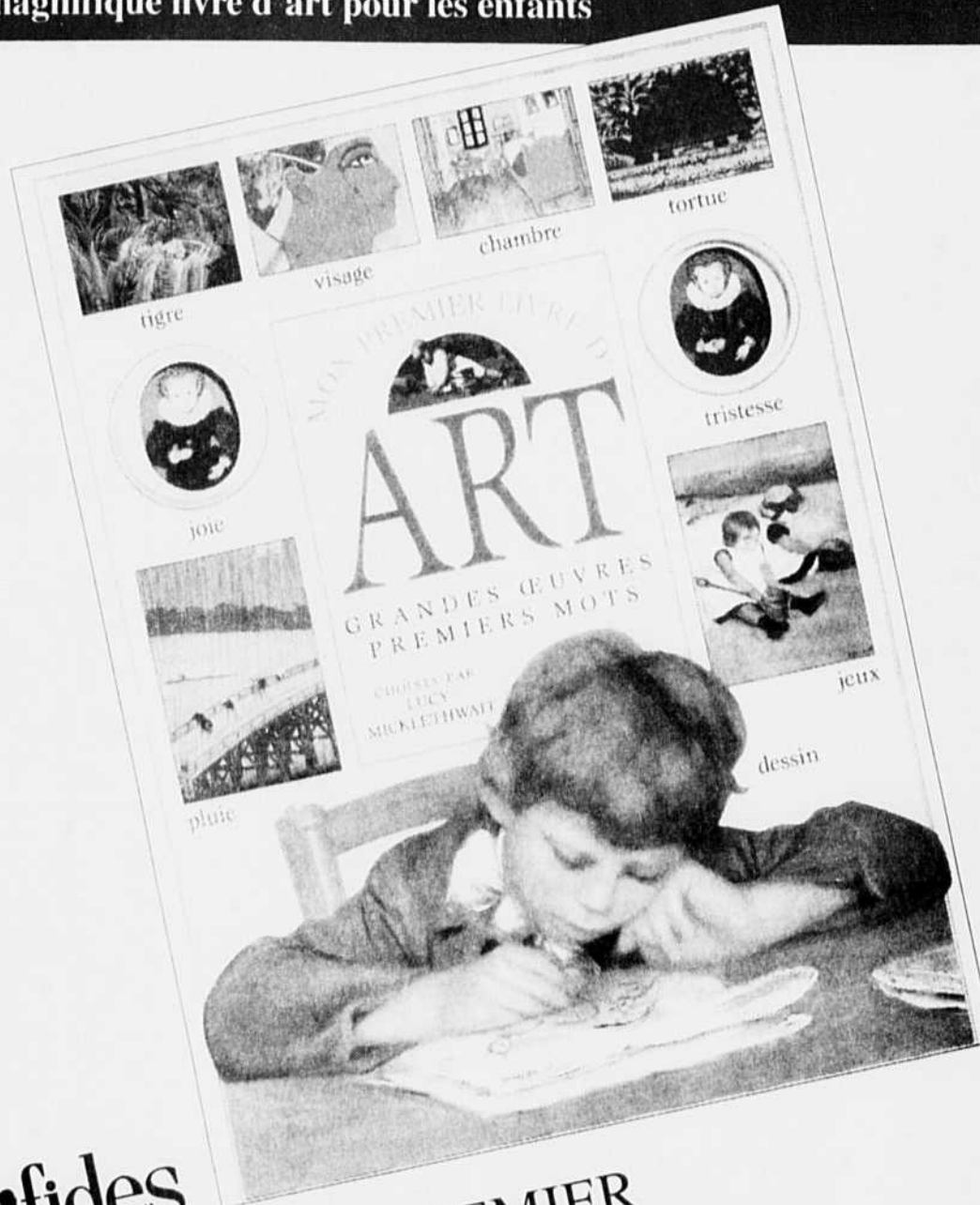
Le biographe reçoit 20 lettres, toutes rédigées à l'encre verte, dans les lieux et les circonstances les plus inattendus. Chaque fois Wales se révèle sous un visage nouveau et pas forcément aimable ou attirant. Nous nous promenons de ville en culture, de Vienne à Florence, de Toronto à Paris. L'auteur nous décrit, en connaisseur, l'état des lieux. Son érudition, aussi bien littéraire qu'artistique est étendue et sans failles. Si elle s'affiche c'est pour se nier. Qu'est-ce le savoir? L'art? La culture? Des divertissements, des décors qui embellissent? Avec un sarcasme acide et un humour décapant, Walshe révèle les dessous peu attirants du monde de l'édition à Londres. Cependant, son propos est, on ne peut plus sérieux. Bien plus, il est grave. Il croit en la parole,

en la pesanteur des mots. Si ceux qui les transmettent, éditeurs et plumitifs les vidant de leur substance, la littérature n'en persiste pas moins. L'éditeur-auteur qu'on croit enterrer par le récit qu'on veut faire de sa vie, surgit en tous lieux et tous temps et survit à l'entreprise de mise à mort. On ne tue pas la littérature fut-ce avec l'arme la plus redoutable: les mots.

Livre de maturité certes. Mais si Walshe a fait le tour des langues, des cultures et des civilisations c'est pour découvrir la fraîcheur de la jeunesse et la substance de la littérature. Walshe nous surprend, nous tient en haleine et notre plaisir est constamment soutenu. La traduction de Marie José Thériault, exemplaire, lui rend amplement justice. Le travail de Mme Thériault lui a d'ailleurs valu cette semaine le prix du Gouverneur général.

Où que vous soyez...
RENAUD-BRAY
Côte-des-Neiges
342-1515
5219, chemin de la Côte-des-Neiges de 8h à minuit 7 jours semaine

Un magnifique livre d'art pour les enfants



afides

MON PREMIER LIVRE D'ART
Grandes œuvres, premiers mots

Plus d'une centaine de tableaux de grands maîtres, magnifiquement reproduits, servent à illustrer les premiers mots. Un bel album cartonné grand format.
64 pages. 24,95\$



Lisette Désormeau et Bruno Fortin
VIVRE À PLEIN MALGRÉ SES LIMITES

Comment vivre heureux malgré les handicaps et les faiblesses, forts de nos talents et de nos dons, dans un monde extérieur parfois exigeant? Les auteurs, tous deux intervenants en milieu de la santé, se font guides et pédagogues. Ils entraînent le lecteur au cœur d'un grand périple: la réalisation de soi. Vol de 160 pages — 16,95\$

afides

BELLARMIN



Un quatrième titre dans la collection L'ESSENTIEL
Robert Heilbroner
LE CAPITALISME DU XXIe SIÈCLE

Ce remarquable historien de la pensée économique explore le destin du système capitaliste après la chute du communisme. Un abécédaire de l'histoire des sciences économiques jusqu'à ce jour.
168 pages — 14,95\$

• SOYEZ DES NÔTRES! •
LORS DE NOTRE CAHIER SPÉCIAL CADEAUX,
LE 27 NOVEMBRE. À LIRE DANS LE DEVOIR.

LIVRES

LES PETITS BONHEURS Des civils bien inquiétants



GILLES ARCHAMBAULT

EN PLEIN COEUR DE LA VIE (II)
Ambrose Bierce
Histoires de civils
Traduction, préface et notes
de Bernard Sallé.
Rivages poche/
Bibliothèque étrangère
157 pages

Contemporain de Mark Twain, Ambrose Bierce n'obtint jamais sa grande renommée. Il en ressentit une profonde déception. Mais comment pouvait-il en être autrement? Autant Twain appelle le succès par son esprit bon enfant, sa verve populaire, autant l'ironie grinçante de Bierce le cantonne-t-il aux tirages confidentiels.

Parfois égal à un Edgar Allan Poe, Bierce a été un journaliste fort recherché. Travaillant pour l'empire naissant de Hearst, souvent proche du magnat de la presse, il est un pamphlétaire redoutable. Sa biographie nous mène de l'Ohio, où il naît en 1842, jusqu'au Mexique où il meurt dans des circonstances mystérieuses en 1913. Il se serait engagé septuagénaire dans l'armée de Pancho Villa.

Entre ces deux bornes, il a été journaliste à San Francisco, directeur d'une feuille satyrique à Londres, chercheur d'or au Dakota et surtout il participe à la guerre de Sécession. Cette expérience de la guerre sera pour lui prédominante. Les plus réussies de ses nouvelles ont à voir avec la peur de la mort, la relative grandeur de l'héroïsme. Il

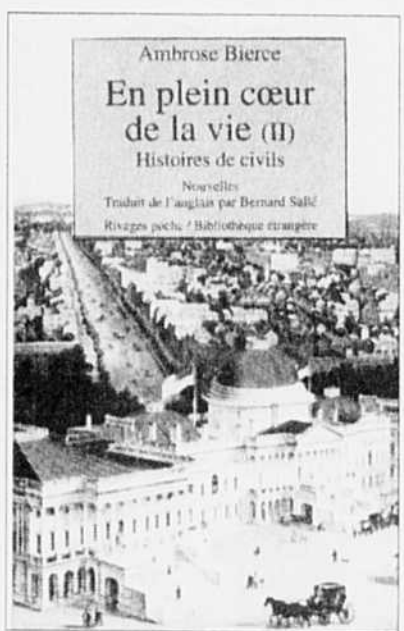
nous entraîne en pleine angoisse existentielle. Ayant connu les champs de bataille couverts de cadavres, Bierce sait que le bonheur de la jeunesse est bien fragile. Les morts de cette guerre-là étaient tous dans la vingtaine.

Si les récits guerriers de notre auteur sont résolument modernes, il n'en va pas de même pour ses histoires de civils. De l'angoisse nous passons à la terreur. On n'est jamais très loin du Maupassant de *La Horla*.

Dans *L'homme et le serpent*, Harken Brayton meurt d'un malaise cardiaque parce qu'il a cru qu'un reptile dangereux s'était glissé dans la chambre où il dormait. En réalité, il s'agissait d'un serpent empaillé dont deux boutons de bottine représentaient les yeux. Dans *Le Veilleur de mort*, un plaisantin prend la place d'un machabé, provoquant chez le témoin oculaire, la terreur qu'on imagine.

Si je vous entretiens de ces nouvelles habiles, mais non toujours captivantes, c'est pur prétexte. Celui de vous amener à la lecture d'un auteur qui ne peut laisser indifférent. Christiane Lesparre a raconté il y a quelques années dans *L'impossible Monsieur Bierce* (1) la vie de ce puritain qui affirmait ne s'être jamais montré nu devant une femme. Ce qui ne l'empêcha pas d'être père, de se vanter de nombreuses aventures et de répudier sa femme fort brutalement parce qu'il la soupçonnait d'avoir eu une relation extra-maritale.

De surcroît bon buveur, doué pour le cynisme le plus pur, cet inquiet publia un *Dictionnaire du diable* vitriolique, dans lequel il se livre à une descente en règle des convenances de la vie en société. On peut en rire ou déplorer qu'on soit à ce point cruel. Je me range du côté de la deuxième option. Croyant, peut-être à tort, que la vie est souvent absurde. Comme à la guerre, par exemple. CQFD.
1) Christiane Lesparre, *L'impossible Monsieur Bierce*, Grasset, 1981



ESSAIS QUÉBÉCOIS Éloge du rock, du clip et du zap Une nouvelle querelle des anciens et des modernes



ROBERT SALETTE

POUR EN FINIR AVEC L'ANTIAMÉRICANISME
Mario Roy, Boreál, coll. «Pour en finir avec», 215 pages.

POUR EN FINIR AVEC LES ENNEMIS DE LA TÉLÉVISION
Richard Martineau, Boreál, coll. «Pour en finir avec», 171 pages.

Dûment établie, du moins en France, la tradition pamphlétaire, d'Henri Rochefort à Jean-François Revel en passant par Léon Bloy, Peguy, Bernanos, Céline et Sartre, a toujours constitué une sorte de passerelle entre le journalisme et la littérature. Au Québec, la «littérature de combat» reste un genre peu exploité par les écrivains. Aussi n'est-il pas surprenant de constater qu'avec la collection «Pour en finir avec» (Boreál), des journalistes prennent le devant de la scène. Après un excellent coup d'envoi (grâce à *Pour en finir avec le casse-cul* d'André Ducharme et *Pour en finir avec l'excellence* d'Helène Pedneault), paraissent simultanément des pamphlets de Mario Roy, responsable des pages culturelles à *La Presse*, et de Richard Martineau, rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Voir* et directeur de cette collection visiblement calquée sur les «Iconoclastes» des éditions Belles Lettres. Incidemment, au même moment, paraît en France le vingtième titre des «Iconoclastes», sous la plume du québécois Pierre Lemieux, également codirecteur de la collection. *Le droit de porter des armes* se veut une ode à l'individualisme, dont les États-Unis restent l'incontesté royaume.

Mieux ciblé, moins éclaté, que *La chasse à l'éléphant*, le premier ouvrage de M. Martineau qui s'attaquait aux baby-boomers de façon caricaturale (c'était avant *La généra-*

tion lyrique de Ricard), *Pour en finir avec les ennemis de la télévision* s'en prend aux nostalgiques de la culture classique (littéraire) et aux détracteurs de la boîte à images. Comme c'est souvent le cas quand il s'agit de pourfendre, la réalité devient un champ de bataille autour duquel se divisent les bons, ici les tenants de la modernité sexo-audio-visuelle — les Camille Paglia, Bernard-Henri Lévy et Alfredo Valladeo, auteur du récent *Le XXI^e siècle sera américain* — et les mauvais, ici ceux qui sont réfractaires à cette modernité — les Allan Bloom, Jean Larose, Jacques Godbout (*L'écran du bonheur*) et Michel Lemieux (*L'affreuse télévision*).

Disons d'emblée que M. Martineau a choisi les bonnes cibles. Faire, comme font Godbout et Lemieux, une critique en règle de la télévision à partir de ses excès et de ses caractéristiques les plus négatives relève au mieux du plaisir facile et au pire d'un esprit de caste. Opposer la télévision qui est un outil technologique à la littérature ou au cinéma qui sont des arts attestés historiquement, opposer *La recherche du temps perdu* ou *Citizen Kane* à *The Price is Right* ou à la énième reprise de *Godzilla contre la Chose* n'a pas beaucoup de pertinence. En ce sens, l'attaque massive de M. Martineau porte, soutenu qu'elle est par un style aux raccourcis incisifs que les lecteurs de *Voir* reconnaîtront. Ce faisant, celui-ci n'en tombe pas moins, cependant, dans certains pièges qui minent la portée de sa charge. Ainsi, que des intellectuels perçoivent le télévisuel comme un empêchement de tourner en rond, comme un frein à la vraie culture, n'autorise pas à affirmer que la démocratie n'a pas besoin d'universitaires pour exister (air connu). S'avisent de faire ressortir les qualités de la télé ne justifie pas le refoulement de problèmes urgents comme la surinformation. M. Martineau ne craint pas la demesure, par exemple les 200 canaux que nous promet pour bientôt la fibre optique. Ce n'est pas parce que le frigo est plein que je dois nécessairement bouffer tout ce qu'il contient, clamait-il.

On voit des lors où le bât blesse. Le monde est divisé en trois: les boulimiques, ceux qui font attention à ce qu'ils mangent (mais dont le frigo est plein) et les affames culturels que la deesse télévisuelle, dont la prodigalité est infinie, n'a pas encore atteints. Les quotas et barrières qui freinent l'expansion

de la culture américaine deviennent inutiles dans ce contexte. Faisons confiance au télé-spectateur, grand juge devant l'éternel de ce qui est bon ou non pour lui. L'écologie, à quoi bon? L'heure culturelle est riche en calories. Intellectuels au régime, abstenez-vous. Quant aux nostalgiques de la chose écrite, vous pouvez crever de faim.

Pour en finir avec l'anti-américanisme, de Mario Roy, participe de la même apologie de la civilisation de l'image, du zapping et de la culture rock que le livre de M. Martineau. Mais l'argumentation de M. Roy est plus complexe, et à la fois plus retorse, car elle insiste sur le fondement idéologique de la division entre culture populaire et culture savante. Selon M. Roy — dont l'ironie m'a paru aussi plus mordante, liée à des arguments plus persuasifs —, la classe intelto-universitaire est coupable d'anti-américanisme, de mépris envers le plaisir, la modernité, la démocratie et le peuple. On aura compris que la démocratie est ici invariablement celle du nombre, du plus grand nombre, démocratie dont la musique rock est l'expression esthétique et culturelle. Si le rock américain est si «révolutionnaire», c'est qu'il est une sorte de «journal des masses laborieuses», ce en quoi il a remplacé le jazz qui fut la première musique véritablement populaire mais qui est aujourd'hui entièrement récupéré. A cet égard, l'exemple du Festival de jazz de Montréal ne me paraît pas très probant. Les gens écoutaient-ils davantage au show «olympique» de Madonna ou des Rolling Stones?

C'est qu'en fait, en dénigrant l'élitisme d'une certaine classe bourgeoise (et ici le diagnostic, pour être brutal, est dans l'ensemble assez juste, même si les procédés sont douteux à l'occasion, comme de s'en prendre à l'ancienne page «Idées et événements» du DEVOIR alors que ce sont souvent les mêmes gens qui écrivent dans la page «Opinions» de *La Presse*, ou travaille l'auteur), M. Roy s'enferme dans l'élitisme inverse. Tout ce qui est savant ou «songe» devient suspect et n'a aucune chance de passer la rampe de la démocratie, c'est-à-dire de l'utilité publique. Mais sans doute atteignons-nous là les limites de la forme pamphlétaire. On ne peut à la fois tonitruer et être subtil. A sa façon, qui est limitée, *Pour en finir avec l'anti-américanisme* est un essai qui vaut le déplacement.

POÉSIE

Photographies de parole et de mémoire

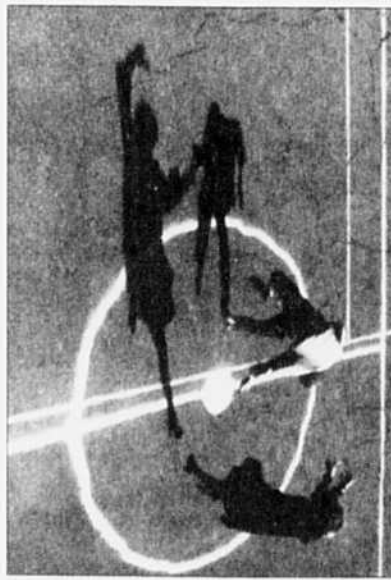
L'IMPRESSION DU SOUCI
OU L'ÉTENDUE DE LA PAROLE
Michel van Schendel,
Montréal, L'Hexagone, 1993.

LUCIE BOURASSA

Certains poètes publient leur recueil à chaque année, avec une façon parfois heureuse, mais souvent hâtive. D'autres laissent passer plusieurs saisons avant de redonner quelques vers entourés de blancs, dont le silence recouvre à peine les nombreux essais rejetés. Michel van Schendel n'appartient à aucune de ces catégories. Il ne publie pas très souvent. *L'impression du souci ou l'étendue de la parole* est son septième livre de poésie depuis 1958; mais dans chaque ouvrage, la parole se donne avec générosité, dans la sensualité du verbe, l'engagement amical et passionné d'une parole, l'effort de la pensée. En fait, son écriture se forge en palimpseste, superpose les couches de mémoire autour de la circonstance; elle se construit de la distance qui sépare ces couches, fait naître dans leur fracture la critique et l'inquiétude.

Cela suppose des années de mûrissement, mais il arrive que plusieurs fruits se détachent en même temps. Viennent de paraître les deux premiers volumes des *Rebonds critiques* (1), qui seront bientôt suivis d'un troisième. Ces essais constituent une somme de la pensée d'un écrivain qui se veut à la fois poète et théoricien de la littérature. Bien que présentées dans des ouvrages différents, ces deux activités ne se séparent pas pour van Schendel, toujours préoccupé de saisir les relations complexes qui unissent le langage, la poésie, l'histoire et le politique.

L'impression du souci... systématise une pratique amorcée dans les recueils précédents (2), qui consiste à intégrer aux poèmes des réflexions qui les prolongent ou les déplacent. Les textes n'en deviennent pas pour



autant didactiques — ils ne délivrent pas de «message» politique appuyé. La relation entre la parole poétique et la réflexion (elle-même de facture poétique), a une fonction semblable à celle qui unit les couches du palimpseste: par la pluralité des points de vue et des chemins du sens, il s'agit de semer le doute et d'instaurer une vigilance.

Ce souci «critique», qui conduit van Schendel à faire entendre la distance entre des paroles hétérogènes, se fonde sur deux événements majeurs. Ce fut d'abord la seconde guerre mondiale et l'horrible destruction des fantômes totalitaires qui l'ont motivée: elle a donné au poète la préoccupation d'une mémoire longue, de l'écriture comme conquête sur le temps long, affirmation du désir d'autres rapports sociaux. Ce fut ensuite l'exil qui conduisit le jeune Français à venir s'établir, en 1952, dans «ce putain de pays ecclésiastique mis au réfrigérateur de l'histoire». Le dépaysement et le sentiment d'étrangeté traversent tous les livres de l'auteur, mais leur blessure est devenue productrice, de parole et de chaleur: «la douleur

d'exil et le souci affectueux de l'apporter à une culture d'accueil ont fait de moi un écrivain».

L'impression du souci... se divise en deux parties: «Négatifs», sous-titré «Poème critique», puis «Sentiers pour un oeillet», qui se veut, «Critique du poème».

Les «Négatifs» qui impriment le souci prennent pour prétexte la photographie. Van Schendel dit avoir été stimulé par le travail d'une étudiante, qui «composait en réseau les images visuelles imprimées et les poèmes». Sauf que la présence de l'image, pour lui, risquait de s'imposer au détriment de la voix et de l'oreille alors que, au contraire, «la seule production d'une écoute entraînait ou conditionnait un vaste imaginaire de la vision». Il a donc voulu travailler au revers de l'image, «par enregistrement de photos vues ou imaginables». «Négatifs» propose deux modes de composition d'une écoute-vision. Des séries de courtes strophes versifiées rapprochent des notations sensibles et des aphorismes, parfois discontinus, mais que la sensualité des sonorités apparie: «Le coude est posé, / Les sabots heurtent la brume. / Le regard s'amidonne, comme un col d'autrefois. / L'inquiet va mourir au-delà. De longues proses, quasi narratives, créent des scènes, épellent la mémoire, véritables «souvenirs», comme on désigne parfois les photographies. Quelques craquelures, taches ou points flous altèrent ces «souvenirs», entre lesquels viennent alors s'immiscer le commentaire, la parole actuelle, la discordance. «Sentiers pour un oeillet» donne

L'ensemble propose surtout une manière de lire le poème comme le monde; et la description de la circonstance est autant un prolongement fantasmagorique de la poésie que des événements qui l'ont suscitée.

un journal de l'écriture, une réflexion qui accompagne dans le temps la création des poèmes, pour les lier avec l'expérience quotidienne. Il y a une part de leurre dans la désignation du journal, puisque celui-ci est en partie imaginaire, sa rédaction ne coïncidant pas forcément avec celle des poèmes qu'il commente. Le caractère autobiographique de certaines parties permettra au lecteur de mieux comprendre le rapport de l'auteur avec son pays d'adoption et celui de son enfance, le croisement de son destin avec celui d'autres

artistes. Mais là aussi, il y a des leurres, dont un merveilleux canular (prétexte à une réflexion sur la fable et la parabole), finalement dévoilé, et que je vous laisse découvrir. L'ensemble propose surtout une manière de lire, le poème comme le monde; et la description de la circonstance est autant un prolongement fantasmagorique de la poésie que des événements qui l'ont suscitée.

L'écriture de Michel van Schendel allie la profusion et l'ellipse. La critique du poème travaille beaucoup par reprises, dont chacune dénoue autrement une question de langage et d'éthique. Comme à travers les «souvenirs» craquelés ou brouillés des «Négatifs», le lecteur doit, dans le parcours parfois tortueux des «Sentiers», investir les fissures et les jointures, et goûter le plaisir d'une lecture chercheuse, troublée, inquiète.

(1) Aux éditions de l'Hexagone, l'an dernier et cet automne.
(2) *Veiller ne plus veiller*, Le Noroit, 1979; Autres, autrement, l'Hexagone, 1983; Extrême livre des voyages, l'Hexagone, 1987.

BEST-SELLERS

CETTE SEMAINE CHEZ

LES LIBRAIRIES DE LA CAPITALE

ROMANS QUÉBÉCOIS

- 1 LE GRAND BLANC, de Francine Quélette — Libre Expression
- 2 LA TOURNÉE D'AUTOMNE, de Jacques Poulin — Leméac
- 3 LE COEUR ÉCLATÉ, de Michel Tremblay — Leméac
- 4 LE TEMPS DES GALARNEAU, de Jacques Godbout — Seuil

ESSAIS QUÉBÉCOIS

- 1 MÉMOIRES POLITIQUES, de Pierre Elliott Trudeau — Le Jour
- 2 RENÉ LÉVESQUE: PORTRAIT D'UN HOMME SEUL, de Claude Fournier — éd. de l'Homme
- 3 LA DÉROUTE DES SEXES, de Denise Bombardier — Seuil

ROMANS ÉTRANGERS

- 1 L'OEIL DU SILENCE, de Marc Lambron — Flammarion
- 2 LE ROCHER DE TANIOS, de Amin Maalouf — Grasset
- 3 SA FEMME, de Emmanuelle Bernheim — Gallimard
- 4 LES CORPS CÉLESTES, de Nicolas Bréhal — Gallimard

ESSAIS ÉTRANGERS

- 1 LES TESTAMENTS TRAHIS, de Milan Kundera — Gallimard
- 2 MÉMOIRES, de Margaret Thatcher — Albin Michel
- 3 ÉCRIRE, de Marguerite Duras — Gallimard

LIVRE JEUNESSE

- 1 UNE ÉTOILE CETTE NUIT-LÀ, de Marcus Pfister — Nord-Sud

LIVRE PRATIQUE

- 1 ÉTAT DU MONDE 1994 — Boreál La Découverte

COUPS DE COEUR

- 1 LE NAUTONIER, de Paola Capriolo — Gallimard

171, rue Péladeau
Ottawa, Ontario, K1N 9P1
(613) 236-7287

Succ. Centre Commercial St-Laurent
Ottawa, Ontario, K1N 3H9
(613) 741-3085

Marie-Claire Blais
Parcours d'un écrivain
Notes américaines

218 pages • 17,95 \$

vib éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Marie-Claire Blais
Parcours d'un écrivain
Notes américaines

218 pages • 17,95 \$

Voici enfin rassemblés les 51 carnets que Marie-Claire Blais a publiés pendant un an dans le cahier des livres du *Devoir*.

L'émerveillement et l'indignation d'une jeune écrivaine québécoise séjournant sur la Côte Est Américaine, pendant les années 60, alors que les États-Unis sont en proie aux plus inquiétants soubresauts. Une écriture souveraine, une sensibilité extrême.

vib éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Un écrivain mort de rire



JACQUES ALLARD

CETTE GRENADE DANS LA MAIN DU JEUNE NÈGRE EST-ELLE UNE ARME OU UN FRUIT?
Dany Laferrière, roman, VLB éditeur, 1993, 201 pages.

Il est revenu le rigolo du *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* (1985). Avec un livre parlé, qui rit toujours aux éclats. Son histoire est typique de l'époque: un écrivain se raconte et le livre se fait. De brie et de broc, dirait-on au premier coup d'oeil. Une quarantaine de chapitres regroupés en huit parties qui font semblant d'être sept. Des narrations brèves qui sont aussi très dialoguées, comme l'écrivain-narrateur dit les aimer. Le sujet? Qu'est-ce qu'un écrivain noir peut bien avoir à faire avec l'Amérique (la culture états-unienne) quand elle lui fait fête et succès de son écriture nègre? D'où vient donc ce manque, le trou au coeur, le mal à l'âme? Se souvient-on de la théorie aquinienne de «la fatigue culturelle» (1962, repris dans *Blocs erratiques*)? Ici, le guide du *Comment faire l'amour?* se demande maintenant *Comment écrire?* et il ne veut plus être folklorisé, figé dans l'imaginaire de «l'écrivain nègre». Hubert Aquin et les théoriciens de la décolonisation l'ont bien expliqué. Ras-le-bol! annonce justement le graffiti de l'exergue, piqué dans le métro de New York: «Je ne renie pas mes origines, mais je ne m'entends pas bien avec les autres Nègres. Je trouve qu'être nègre, ce n'est pas tout dans la vie».

Le livre du rien et du rire

L'écrivain et son *alter ego* fictif ont-ils ainsi scindé en riant la branche de leur perchoir? Ceux qui connaissent l'auteur d'*Eroshtma* (1987), de *L'odeur du café* (1991) ou du *Gout des jeunes filles* (1992) savent bien que non: Laferrière est avant tout écrivain. Et le flambeau de la négritude n'est sûrement pas moins lourd à porter que celui de la québecité ou se nouent la francité et l'américanité. Est-il si étonnant qu'un écrivain d'origine haïtienne ait abouti au rond-point québécois de l'indécidable? On comprend en tout cas que l'écrivain et son per-



sonnage reviennent rôder rue Saint-Denis, où était la chambre des minables origines; avenue du Parc, où toujours se trouvait la blonde du désir noir. L'improbable tanière d'ici assurait mieux que d'autres la fenêtre sur le monde, mais où retrouver maintenant la solitude quand l'américanité (célébrité) vous est tombée dessus? Quoi qu'il en soit, l'écrivain n'est tout simplement pas un porte-étendard. Son flambeau devient facilement (idéalement?) une torche. Alors que revienne le temps de l'insuccès (avec ce cher vieux singe de Boubou)?

Et que par dessus-tout l'on se gondole et bidonne, pour cacher cette nouvelle misère. Vive la déviation du rire, la digression contrôlée du ricanement. Que le lecteur soit bien attrapé par la parlotte et l'anecdote. Que le livre soit le livre du rien et du rire. Milan Kundera? Oui, on y pense dans *l'Art du roman* (Gallimard, 1986), quand il part de son *Livre du rire et de l'oubli*, pour justifier son art de la digression romanesque, disant construire ses récits autant dans l'histoire racontée que dans les thèmes à développer. Dany Laferrière et son narrateur n'ont pas sûrement cette ambition aussi articulée de faire penser le roman. Pourtant ils seraient bien d'accord pour dire avec le maître franco-tchèque: «le roman est une méditation sur l'existence vue au travers de personnages imaginaires». Laferrière ne fait rien d'autre, sinon en rire tout le temps, et à ces autres corrections près que son personnage imaginaire est calqué à vif sur le sien et que rire ne va pas forcément avec oublier.

La guerre à l'identitaire
Cette fiction essayiste se donne

ainsi dans le mélange des genres, comme l'aime beaucoup l'auteur. Et tout autant le roman et l'essai d'aujourd'hui. Exemples: le récit que vient de faire paraître André Brochu: *La grande langue (XYZ)* où l'on est entraîné dans une fiction satirique qui commence comme un requiescatoire. De son côté, Noël Audet ne pouvait que terminer qu'avec une histoire son livre: *Écrire de la fiction au Québec* (1991).

Dany Laferrière, lui, se met (apparemment) en scène dès le départ en fictionnalisant un projet d'article sur l'Amérique que lui aurait commandé une grande revue californienne. On le paiera pour qu'il voyage à travers l'Amérique (réduire aux États-Unis). Il en profitera pour revenir à la base même du rapport vécu dans *Comment faire l'amour: le Nègre n'est bien qu'avec la Blanche blonde*. Mais ce sera bientôt pour devoir affronter l'appel de la race: parler des femmes noires, injustement délaissées, même par les écrivains noirs... Comme les autres femmes, Erzulie, la déesse aux yeux rouges viendra le hanter, exacerbant les questions qui structurent le récit. Des questions comme: Ou doit réfléchir l'écrivain nègre? (dans le noir, évidemment); pourquoi un écrivain nègre doit-il toujours avoir une position politique? parler de sexe? Pourquoi préfère-t-il les blondes? Quels sont ses héros américains? (sinon des Noirs)? La réponse finale: «Je ne suis plus un écrivain nègre». Traduire: une guerre culturelle est en cours qui tue jusqu'à la question identitaire.

Voilà une Grenade bien lancée: son fruit passe bien la promesse des armes. Au fond, ne vaut-il pas mieux être mort de rire?

L'éclat et la brillance des météores

LA VIE PASSE COMME UNE ÉTOILE FILANTE: FAITES UN VŒU
Diane-Monique Daviau
L'instant même, 179 p.

ISABELLE RICHER

En passant à la maison d'édition *L'instant même*, Diane-Monique Daviau a abandonné derrière elle le superflu de son écriture. A preuve, elle reprend ici certaines nouvelles publiées dans le précédent recueil, *Dernier accrochage*, mais les dépouille, les laissant épurées, comme élaguées, pour n'en laisser voir que le coeur. De plus en plus économique, comme si elle visait la quintessence. Diane-Monique Daviau prévient d'ailleurs le lecteur que ce long titre, *La vie passe comme une étoile filante: faites un vœu*, cache «récits, fragments et éclats».

Le premier volet compte treize nouvelles qui sont celles de l'immobilité, l'immobilité fertile qui appelle l'imaginaire. Dans «Les kangourous broutent la nuit par petits groupes», un homme rêve dans une salle de cinéma à un monde peuplé de kangourous (ce qui nous vaut une délicieuse touche d'humour: «Car les kangourous - les roux sont les plus beaux -, les kangourous roux et leur compagnes d'un gris bleu très doux...»). Un autre attend sa mère à la gare, et ses quelques instants de réflexion solitaire lui permettent de s'en affranchir. Un autre enfin, mais celui-ci n'a pas trois ans, se comporte comme s'il se trouvait chez Prévert. «Tout petit» s'apparente aux poèmes en prose du poète de Neuilly par l'image et par le geste: «... il prend la plus grosse paire de ciseaux, attrape au passage une pince à linge, (...) fait une incision dans le store... relève le pan de tissu et le maintient en place à l'aide de la pince à linge, prend sa pomme, s'assoit dans le carré de soleil... et il croque dans sa pomme».

Les vingt-huit textes regroupés sous le titre «Ton petit dauphin s'attarde aux choses de l'amour. La rencontre, la fragilité, le doute, l'attente, l'absence, le chagrin d'amour. Parfois, des formules un peu pueriles pour décrire l'émotion: «Mon coeur, tout plein d'anges et de cerfs-volants, peureux, ferme à double tour... Lentement, tes yeux grignotent la porte de mon coeur.» Mais le plus souvent des mots rapides, efficaces, qui nous entraînent vite vers l'essentiel: «Tu ne la connais pas, ne la regarderas jamais dans les yeux; ma tristesse. Elle ne me visite qu'en ton absence...» ou encore, parlant de cette brûlure que laisse une barbe mal rasée sur le menton de la femme amoureuse: «Une blessure qui lui va bien, au fond. Une blessure de grand luxe, un reste de frisson.»

Le troisième volet marque la maîtrise du genre. Depuis des années maintenant, Diane-Monique Daviau excelle dans cet art difficile de raconter des histoires dont la brièveté la force à assoier rapidement son propos sans vendre la mèche. Partout, dans ces quinze derniers récits, on est mené, conduits par le bout du nez jusqu'à ce que l'intention explose en bout de page. Et l'émotion avec. Dans «Ce qu'on sait», l'auteure en fait une belle démonstration. Partant d'une toute petite réflexion qu'on se fait souvent («C'est incroyable comme on sait les choses»), elle nous amène au bord de la mort. Lors d'une réunion de famille, une jeune femme prend des photos sans arrêt, mais jamais de son père. N'apparaissent sur les photos que des objets appartenant au père: «Il est partout présent, sur chaque photo il me fait ses adieux. Mais lui en entier... C'est comme si je n'avais pas voulu le perdre d'un seul coup... Comme si je ne voulais pas, ce jour-là, accepter de savoir tout ce que je savais déjà.»

L'auteure est habile, qui nous entraîne dans une histoire très «zen» (l'aiguille au fond de la mer) dont on sort quasi en déséquilibre pour l'être tout à fait quand, dans «Passage», cette même histoire, ces personnages qu'on a abandonnés deux pages plus tôt, se répercutent comme en écho. Diane-Monique Daviau réussit là le périlleux exercice de la cohérence et la parenté dans ses écrits qui se repondent avec bonheur. Les fragments se retrouvent

Daviau excelle dans cet art difficile de raconter des histoires dont la brièveté la force à assoier rapidement son propos sans vendre la mèche.



dans une construction ternaire où chacun, pris isolément, compose une histoire en soi mais encore davantage, s'inscrit dans une forme de continuité. Ce morcellement de la forme n'a rien pour déplaire à Blanchot qui a toujours soutenu que le discours s'interrompt et se fragmente à l'infini mais n'en est pas moins continu.

En guise de conclusion, Diane-Monique Daviau s'offre le luxe d'un clin d'oeil. Son «Exercice de disparition» en est un d'apprivoisement. L'écriture nomme les choses et commande le silence. Cela devrait suffire à nous reconcilier avec la mort, croit-elle. Mais entre-temps, elle nous invite à ouvrir grand les yeux pour apercevoir les étoiles filantes qui, comme la vie et la lecture de ce recueil, passent beaucoup trop vite...

Où que vous soyez...
RENAUD-BRAY
Côte-des-Neiges jeunesse
342-1515
5199, chemin de la Côte-des-Neiges
jeu., ven., sam. de 9h à minuit
dim., lun., mar., merc. de 9h à 21h

DANY LAFERRIÈRE

CETTE GRENADE DANS LA MAIN DU JEUNE NÈGRE EST-ELLE UNE ARME OU UN FRUIT?

Une suite attendue à *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*. Un roman qui questionne l'Amérique profonde, celle du pouvoir de l'argent et de l'extrême misère, du succès, du racisme. Une écriture puissante, un humour corrosif, «une révélation noire».

205 pages — 16,95 \$

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

l'Hexagone
1953-1993 Quarante ans de littérature

FÉLICITATIONS À NOS AUTEURS

Pierre Gobeil
Grand prix du livre de Montréal et finaliste au Signet d'or de Radio-Québec
Pour *Dessins et Carte du territoire*, roman

Maurice Lemire
auteur de *Formation de l'imaginaire littéraire au Québec 1764-1867*
Médaille de l'Académie des lettres du Québec et finaliste au Prix du Gouverneur général

Rober Racine
Finaliste au Prix du Gouverneur général
Le mal de Vienne, roman

Paul Chanel Malenfant
Finaliste au Signet d'or de Radio-Québec
pour *Le verbe être*, poésie

André Ferretti et Gaston Miron
Prix Alphonse-Desjardins de l'essai (Sherbrooke)
Pour *Les Grands Textes indépendantistes*, anthologie

François Tétreau
Prix Jovette-Bernier (Joliette)
Pour *Le lit de Procuste*, roman

UNE RENTRÉE LITTÉRAIRE DE PRIX

Prix Médicis 1993
EMMANUELE BERNHEIM
Sa femme
15,85\$

Prix Renaudot 1993
NICOLAS BRÉHAL
Les corps célestes
18,65\$

Prix Fémina Étranger 1993
IAN Mc EWAN
L'enfant volé
23,30\$

Prix de l'Académie Française 1993
PHILIPPE BEAUSSANT
Héloïse
24,95\$

Prix Aujourd'hui 1993
MILAN KUNDERA
Les testaments trahis
22,90\$

Grand Prix Catholique de Littérature 1993
CHRISTIAN BOBIN
Le Très-Bas
29,95\$

Prix Goncourt des Lycéens 1993
ANNE WAZEMSKI
Canines
18,65\$

GALLIMARD

LIVRES

Alain Stanké

Les p'tits bonheurs de l'insolence

GILLE MARCOTTE

Méto Guy, on prend la sortie rue Saint-Mathieu et on descend. Et on descend. Et on pourrait facilement passer tout droit. L'adresse, heureusement, est commode: 1212. En regardant bien, à un moment donné on aperçoit, pas loin de René-Lévesque, une minuscule écriteau, une petite affaire de rien collée à la bonne française dans la fenêtre, un index, tout bonnement, qui pointe: «Stanké, sonnez et entrez».

Ça commence bien: la première chose que vous voyez à la porte de l'éditeur, c'est un index. Bof! c'est quand même mieux qu'un majeur, se dit-on, et alors on sonne, on entre. On voit tout de suite que c'est une belle grande maison. Une réceptionniste vous offre de retirer votre paleto: «...si vous voulez bien vous asseoir, ça ne sera pas long». Deux minutes plus tard vous êtes rendu un étage plus haut, vous prenez à droite, puis à gauche, ça y est vous y êtes.

Et il est là, veston et col roulé, chevelure touffue, coiffure sommaire, d'inspiration Beatles, comme on l'a toujours vu, aussi si loin qu'on se souvienne: on se demande d'ailleurs comment une telle dense crinière arrive à si bien se tenir sur l'occiput de l'éditeur. Il vous reçoit avec ce qu'il faut de fermeté et de chaleur dans la poignée de main, il vous invite tout de suite à prendre chaise et là, le premier bidule qui vous saute aux yeux, posé bien en vue sur son bureau fraîchement débarrassé du lot des traheries habituelles, c'est un autre minuscule écriteau qui dit ceci: «On est prié d'apporter son sujet de conversation».

— Vous n'avez pas de temps à perdre, quoi...

Il part à rire et vous apprend tout de go qu'il y a le corollaire, au verso: «Les emmerdeurs sont priés de ne pas moisir ici. Tout emmerdeur se reconnaît à ce qu'on ne lui répond que par monosyllabes».

L'idée, loin de là, n'était pas d'emmerder Alain Stanké...

Quand même un coquin, un espion, peut-être même un insolent, pense-t-on, ce monsieur Stanké. Un drôle de pistolet en tout cas, sans doute faut-il l'être, s'imaginait-on, pour avoir tiré sur autant de cibles du temps des fameuses «Insolences...» et maintenant, pour nous raconter pendant cinq cents pages le récit de ses rencontres avec des personnes qui lui sont chères, dont plusieurs sont devenues de fameux personnages: Gabrielle Roy, qu'il a publiée et beaucoup aimée; Henry Miller pour qui il n'y a pas de plume morte - l'être le plus surprenant, le plus ouvert, le plus simple... qui répandait spontanément sa joie de vivre, dont il a publié le seul livre que l'écrivain américain ait écrit en fran-

çais: *Je ne suis pas plus con qu'un autre*. Difficilement trouvable, maintenant. Puis Frédéric Dard, dit San Antonio, qui est devenu un grand ami, et Simenon, et Lévy-Beaulieu, qu'il a été le premier à publier, et Salvador Dali, et Jean-Paul Lemieux, et Duplessis, Lévesque, De Gaulle, Nixon et Trudeau, à qui il a vraisemblablement sauvé la vie, puis d'autres vraisemblablement moins recommandables comme Mesrine ou le tueur à gages Donald Lavoie. Ainsi de suite, toute sorte de monde hors du commun qu'il a croisé, en faisant son métier de journaliste ou d'éditeur.

«Mon premier, mon véritable véritable métier, c'est journaliste, dit-il. J'en ai greffé quelques-uns autour, mais le vrai, vrai métier de fond, c'est journaliste. D'ailleurs je dirige la maison d'édition comme si je dirigeais un magazine, par exemple. Je peux avoir des sujets d'actualité... de sport, de santé, ou autres sauf qu'au lieu d'avoir des petits articles, on a des articles beaucoup plus longs, c'est juste. C'est un peu comme ça que le vois.»

Éditeur depuis 1976, après avoir quitté les Editions La Presse, où Hubert Aquin prenait la relève, Stanké a souvent fait se croiser ses métiers d'éditeur et de journaliste. Il a publié plusieurs des écrivains qu'il raconte dans *Occasions de bonheur*, un bouquin qui, à l'origine, était trois fois gros comme celui qu'il vient de publier.

«L'idée était de faire ce que j'appelle un inventaire. La première version était une énorme brique. Ça n'avait pas d'allure. Je me suis rendu compte qu'il y avait beaucoup de rencontres. J'ai gardé ce fil conducteur-là et le reste pour d'autres bouquins», raconte-t-il.

L'idée donc, loin de là, n'était pas d'emmerder Alain Stanké. Pourtant ce fut le cas, le temps de quelques questions vaguement emmerdantes.

— Est-ce qu'il y a une de ces rencontres que vous racontez vous a marqué plus que toutes les autres?

«Vous allez me trouver plate, mais s'il y en avait eu une j'aurais fait un livre sur celle-là. Parce que chacune là-dedans a quelque chose de spécial pour moi. Tous, à leur façon, sont des êtres d'exception, même les farfelus, le gars qui a inventé le sous-marin, l'autre qui s'est fait passer pour le bon dieu, le tueur à gages... Beaucoup des personnes qui sont là, au moins la moitié, représentent suffisamment d'intérêt pour moi et mériteraient que je fasse un bouquin sur eux.»

— Lequel feriez-vous en premier?

«Ayoieyoie! C'est dur ça, j'ai l'impression d'être au confessionnal ou chez le psychiatre. Non mais, je cherche, je cherche... et c'est déjà une réponse. Ça m'emmerde beaucoup de pas être capable de le dire, ça vient pas naturellement.

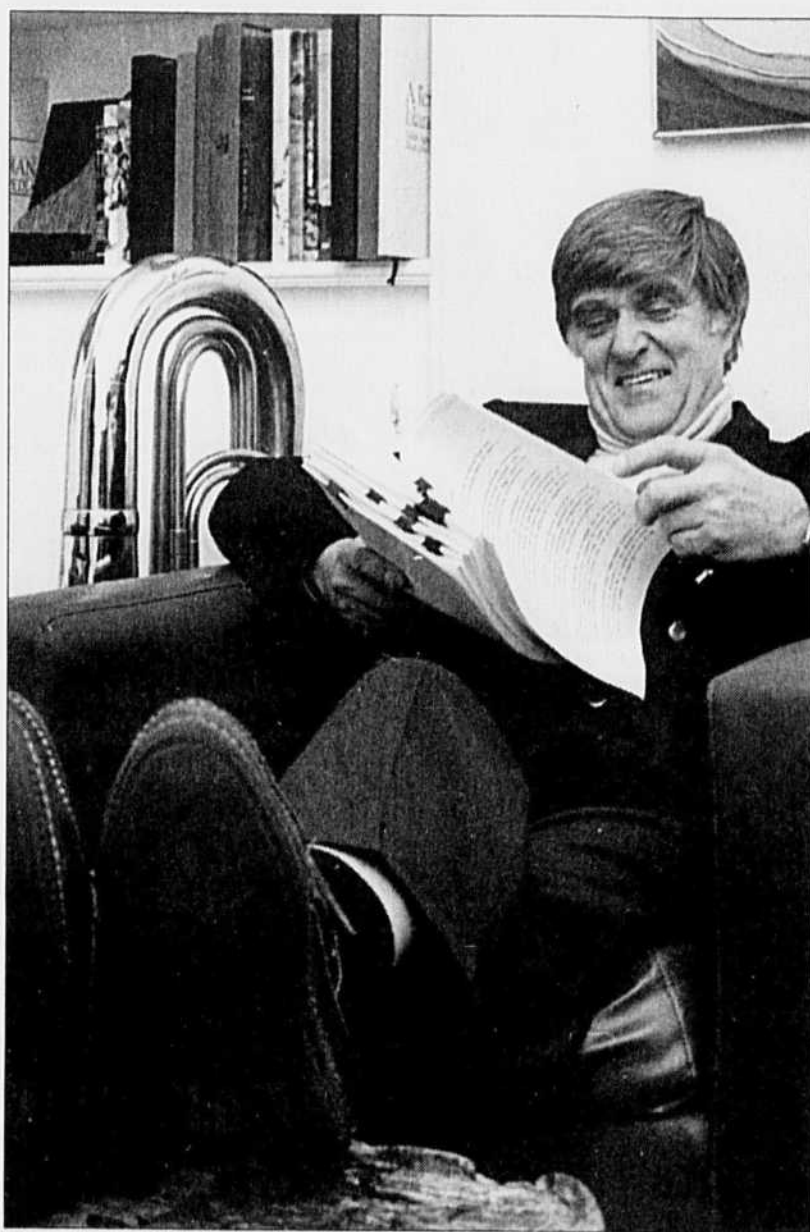


PHOTO JACQUES GRENIER

Alain Stanké, veston et col roulé, chevelure touffue, coiffure sommaire d'inspiration Beatles comme on l'a toujours vu, aussi si loin qu'on se souvienne.

— Quand on regarde votre livre et qu'on constate la somme des personnages d'envergure qui y sont, on se dit, c'est beaucoup. Est-ce que vous avez connu vraiment très bien toutes ces personnes...?

«Il y en a que j'aurais dû connaître plus ou mieux, avec qui j'aurais eu envie de passer plus de temps. Disons, c'est un peu comme quand on fait reportage sur quelqu'un. Je ne dis que les choses que j'ai connues de ces personnes-là. Je raconte les expériences que j'ai eues avec elles. C'est pas du tout des études exhaustives. C'est vraiment des bonheurs que chacune de ces rencontres m'a données.»

Des p'tits bonheurs à raconter, Alain Stanké en a d'autres dans sa réserve. Il a aussi dans sa réserve une espèce de recueil d'incongrui-

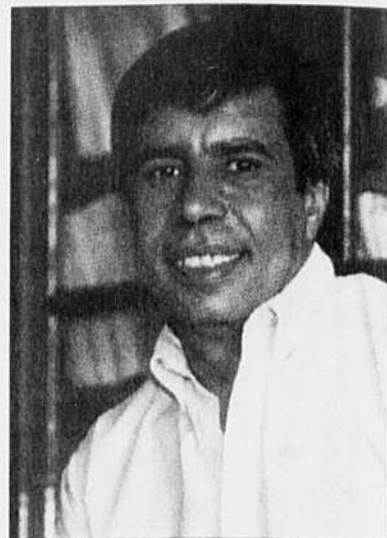
tés, qu'il conserve, à tout hasard, peut-être un jour trouvera-t-il le moyen d'en faire quelque chose. Vers la fin il a sorti d'une grande chemise, comme en guise de dessert, une collection inédite de perles venues de la plume d'aspirants écrivains, en mal de correspondre avec un éditeur. Parmi celles-ci il y avait celle-là de celui qui voulait en savoir plus long sur les programmes de subventions disponibles: «Est-ce que c'est vrai que le gouvernement donne des stupides aux écrivains...?» Ou! Plein d'autres du genre, de quoi faire «Les insolences d'un éditeur».

«Stanké, sonnez et entrez». Et regardez-bien, il y a là, surtout en haut dans le deuxième bureau à droite, un homme qui continue de faire carrière dans l'insolence.

LETTRES FRANCOPHONES

L'écrivain dans la cité

LA MALÉDICTION
Rachid Mimouni.
Stock, 1993, 286 pages
LISE GAUVIN



Rachid Mimouni.

Les guerres et intolérances de cette fin de siècle, ramenant l'écrivain au milieu de la Cité, ressuscitent la notion d'engagement qu'on avait cru un temps dépassée. Susan Sontag met en scène Beckett à Sarajevo. Au parlement européen de Strasbourg, des intellectuels et des écrivains s'unissent pour dénoncer les totalitarismes et revendiquer la littérature comme «responsabilité par excellence». Les mots du poète Adonis rappellent ceux de Borduas en 1948. Pierre Bourdieu de son côté insiste sur le «devoir de vigilance» de l'artiste face aux pouvoirs, que ceux-ci soient d'ordre politique ou institutionnel. Dans ce chœur venu des quatre coins de la planète, la voix de Rachid Mimouni parle haut et fort.

L'homme, qui paraît posé et calme, est inscrit sur la liste des victimes possibles du FIS, le mouvement intégriste algérien. Il ne cesse d'affirmer, lors de ses brefs mais fréquents séjours en France, qu'il doit rentrer en Algérie parce qu'il est important que certains intellectuels restent au pays malgré la menace imminente. L'exemple du Liban lui apprend que «partir n'est pas plus revenir». Peu soucieux de simplification, Mimouni va jusqu'à déclarer: «Nous ne savons pas qui est derrière les balles qui nous frappent. Les attentats ne sont jamais revendiqués». Il a publié en 1992 un ouvrage polémique intitulé *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier* (Albin Michel, 1992). A la suite de quoi, l'université où il enseigne l'économie lui a conseillé de suspendre ses cours faute de pouvoir assurer sa sécurité. A la Foire de Brive, ce samedi de novembre, on venait de loin pour lui faire signer un exemplaire de son livre.

L'écrivain a déjà une oeuvre importante qui compte aussi bien des nouvelles (*La ceinture de l'ogresse*, 1990) que des romans (*L'honneur de la tribu*, 1989, *Une peine à vivre*, 1992). Ce dernier récit raconte la vie d'un dictateur atteint de la maladie du pouvoir. La coloration politique est encore plus présente dans *La Malédiction*, roman fortement contrasté, avec ses scènes en cascades et ses paroles nombreuses, avec son rythme rapide accordé au formidable appétit de vivre des personnages sur fond de mort appréhendée. Violences et dérivés de toutes sortes sont le lot commun de cette humanité en mal d'espoir et de projets. Le romancier a choisi de ne pas accentuer la thèse, de ne pas démontrer l'horreur mais de simplement faire voir, en intervenant le moins possible. Seuls quelques faits sont rappelés: «Quand nous réclamions que la bibliothèque

restait ouverte plus tard, ils demandaient l'aménagement d'une salle de prière». A remarquer ici l'imparfait du subjonctif, qui dénote un usage extrêmement respectueux de la langue française: les transgressions de Mimouni se situent sur un autre terrain.

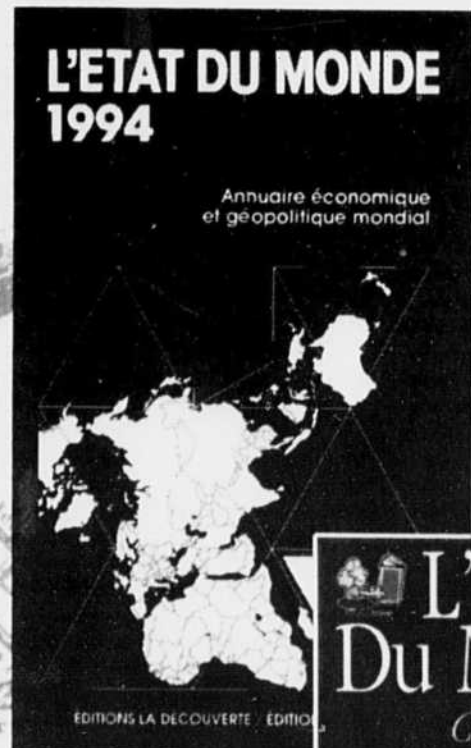
Les hommes et les femmes apparaissent successivement dans le champ de vision du narrateur, le temps de faire entendre leur désarroi, leur peine à vivre. L'accusation n'en est que plus efficace. Celle d'une certaine lâcheté qui finit par consentir à l'excès. Ainsi a-t-on laissé exclure de l'université, après quatre ans de médecine et le jour même de la mort de sa mère, une jeune fille que l'on disait trop libre dans ses agissements. Ainsi finit-on peu à peu par accepter l'acceptable.

Parmi les personnages qui occupent le devant de la scène, retenons celui de Leila l'Algérienne de Paris (ce qui donne l'occasion au narrateur de faire quelques remarques ironiques sur ceux que l'on appelle les «beurs» et les «beurettes»), de Hocine l'intégriste qui n'hésite pas à livrer son propre frère, de Si Morice le patriarcal nostalgique des idéaux de l'Indépendance, de Louisa l'étudiante en médecine devenue infirmière et surtout de Kader, le médecin, figure centrale du roman. On pense évidemment au Dr Rieux de *La Peste*. Mais Kader n'a rien d'un saint laïc. Tout au plus essaie-t-il de ne pas ajouter à l'horreur et de sauver les vies qui sont à sa portée, comme celle d'une adolescente enceinte. La dernière image du livre montre Louisa accoudée sur le rebord d'une fenêtre, la tête au-dessus du vide, prise de vertige à l'idée du futur. «Aurait-elle la force de survivre» se demande-t-on avec elle.

Étrange malédiction que celle-là qui gangrène le privé et atteint les fondements mêmes de la Cité. La réussite du romancier est de décrire le désordre d'une société à partir des désastres de l'intime.

L'ÉTAT DU MONDE 1994

PARCE QUE LA TERRE TOURNE



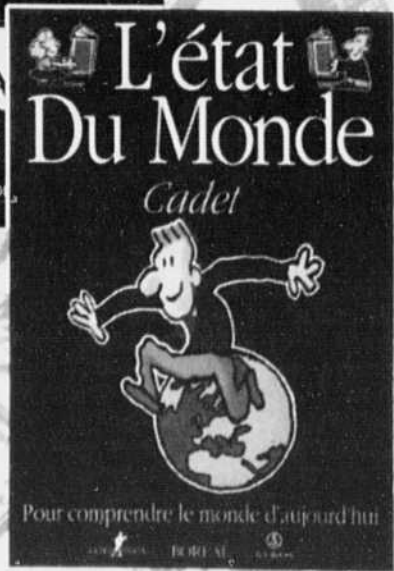
Le seul annuaire économique et géopolitique mondial entièrement mis à jour

640 pages • 24,95 \$

L'ÉTAT DU MONDE CADET

Une encyclopédie abondamment illustrée conçue pour les 10 à 14 ans.

124 pages • 27,95 \$
coédition La Découverte/
Syros Alternatives



COMPRENDRE
LE MONDE
D'AUJOURD'HUI

L'image avant tout

L'État est devenu publicitaire

L'ÉTAT SÉDUCTEUR
LES RÉVOLUTIONS MÉDIOLOGIQUES
DU POUVOIR
Régis Debray.
Paris, Gallimard, 1993, 198 pages
MARCEL FOURNIER

L'État peut, comme nous l'enseigne la philosophie politique, être oppresseur; il peut aussi être manipulateur. Mais qui oserait dire d'un tel monstre qu'il puisse être séducteur? Telle est la nouvelle thèse de Régis Debray, qui, de livre en livre, tente d'imposer une nouvelle discipline, la «médiologie», dont l'objet est l'étude des médias. Celui qui fut le conseiller de François Mitterrand analyse dans son dernier ouvrage

les relations entre le pouvoir et les médias. Sa conclusion est troublante: la «médiacratie» risque aujourd'hui de provoquer la dégradation de la vie démocratique.

S'appuyant sur ses travaux antérieurs, Debray distingue trois grandes phases dans l'histoire des sociétés: la «logosphère» (le monde du discours), la «graphosphère» (le monde de l'écrit) et la «vidéo sphère» (le monde de l'image). Le passage du monde de l'écrit à celui de l'image est un phénomène récent: en 1968, selon Debray. En France, les symptômes sont l'introduction de la publicité à la télévision et la mise en circulation des cotes de popularité. Et de symbolique qu'il était, l'État est devenu publicitaire: ce n'est plus un

État écrit ou un État éducateur, c'est un État écran, un État séducteur. Régis Debray multiplie les formules pour bien mettre en évidence l'importance du changement.

Il ne s'agit pas seulement d'une observation, mais aussi d'une accusation. Debray accuse le pouvoir de fonctionner désormais en fonction de la télévision et reproche aux hommes politiques leurs complaisances médiatiques: «On réagit au lieu d'agir: on «sent» une situation au lieu de juger sur le fond. L'opinion zappe? Les ministres aussi...» Le prix à payer est élevé: aveuglement des hommes politiques par leur propre activité publicitaire, marchandisation de la politique, uniformisation et américanisation des contenus politiques.

En politique, il n'y a plus d'idée, il n'y a que des images. Les gouvernements ne dirigent plus, ils se laissent guider par les sondages. Les ministres et les députés n'ont qu'une préoccupation: être vus à la télévision. Hier, les chefs d'État cherchaient à s'entourer d'intellectuels, aujourd'hui, ils préfèrent la compagnie des stars du cinéma et de la télévision. Nous sommes loin du temps des Richelieu et des Talleyrand, qu'admire Debray: «Leur mérite fut de n'être pas aimables. Bien faire son métier, en ces matières, c'est braver l'opinion majoritaire.»

Nous pouvons certes le déplorer, mais est-ce la seule faute du petit écran? Même si la télévision a changé certaines règles du jeu politique, il ne faut pas conclure qu'elle soit une menace pour la démocratie, sauf lorsqu'elle est entièrement contrôlée par le pouvoir politique.

Prix du Gouverneur Général 1993

LITTÉRATURE JEUNESSE: ILLUSTRATIONS

STÉPHANE JORISCH POUR

LE MONDE SELON JEAN DE...
Un recueil de 18 fables de La Fontaine. Choix des fables et commentaires: André Vandal
48 pages en couleurs, 17,95 \$

«JEAN DE...
DIS-MOI QUI TU ÉTAIS!»
(cassette). Texte dramatique d'André Vandal et lecture des fables interprétées par Jean Besré.
Album et cassette: 35,95 \$

35,95 \$



DOUTRE ET VANDAL, ÉDITEURS
1024, BOUL. SAINT-JOSEPH, #2, MONTRÉAL, H2Z 1L1
TÉLÉPHONE: (514) 522-6050 TÉLÉCOPIEUR: (514) 521-0297

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES • UNE DIFFUSION DIMÉDIA

Où que vous soyez...
RENAUD-BRAY
Laurier jeunesse
279-6384
1005, avenue Laurier, près avenue du Parc
Tous les jours de 10h à 18h jeu., ven., de 10h à 21h

LIVRES

Pour mieux comprendre les lois de la nature

DROIT DE L'ENVIRONNEMENT, LOIS ET RÉGLEMENTS
 Sous la direction de Pierre B. Meunier
 Éditions Yvon Blais, 440 p., 55\$

Les éditions les mieux connues en matière de droit environnemental sont, soit les textes annotés, soit les versions administratives dont les Éditions Yvon Blais offrent une mise à jour constante, probablement le meilleur outil du genre.

La version offerte cette fois est différente et s'adresse aux usagers qui ne veulent pas tout, mais l'essentiel.

L'originalité de ce document, c'est qu'il offre dans

un même volume dix lois provinciales et huit lois fédérales touchant l'environnement, dont la nouvelle loi sur l'évaluation environnementale. On y trouve aussi huit règlements québécois mais aucun venant d'Ottawa.

Par contre, on y ajoute deux politiques provinciales, soit celle sur la protection des rives et des plaines inondables et celle sur la réhabilitation des terrains contaminés, et du côté fédéral, la politique sur les lignes directrices en matière d'évaluation environnementale.

Ce type de document a le défaut de son avantage.

On peut, par la table des matières unique, repérer d'un coup d'œil tout ce qui touche un sujet dans notre labyrinthe constitutionnel, ce qui est novateur et fort utile.

Par contre, il suffit qu'une de ces lois ou règlements soit modifiée pour rendre, le cas échéant, le document incomplet et coûteux. Sa vie utile peut toutefois être prolongée en collectionnant les lois d'amendement, ce qui ne règle pas la question de l'index intégré.

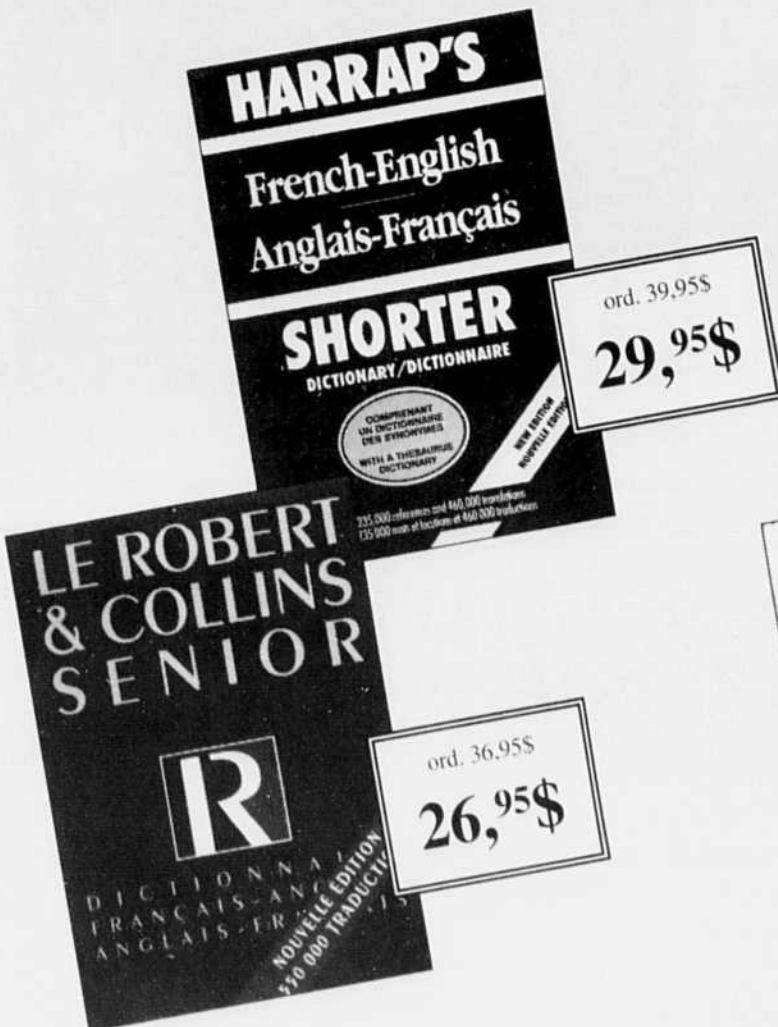
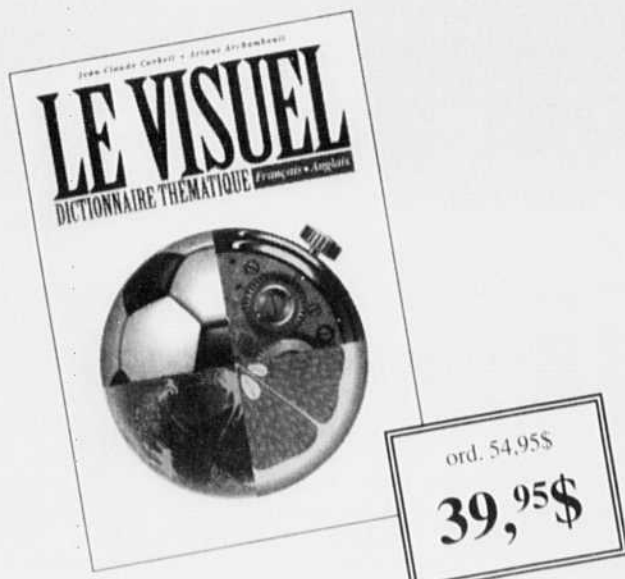
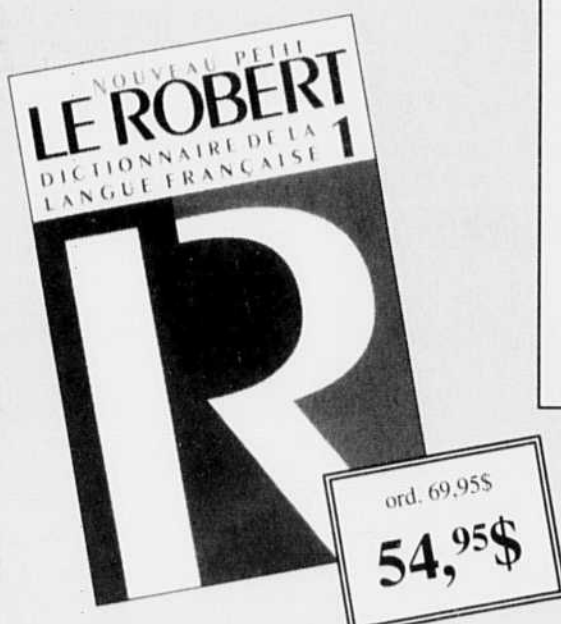
LOUIS-GILLES FRANCOEUR

NOUVEAU! Champagne 6 ADRESSES!



En spécial dans toutes nos librairies

4380 St-Denis	844-2587
et les ex-librairies Flammarion	
375 Laurier Ouest	277-9912
Les Galeries d'Anjou	351-8763
Le Mail Champlain	465-2242
Le Carrefour Angrignon	365-4432
Le Centre Laval	688-5422

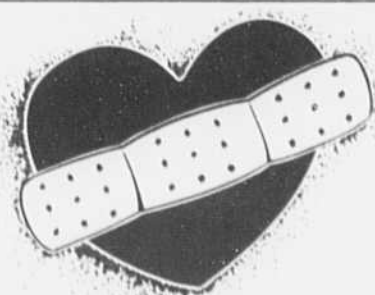


Champigny

4380 ST-DENIS, MONTRÉAL, QC H2J 2L1 (514) 844-2587
 Stationnement et entrée à l'arrière rue Drolet



en cœur
 ASSOCIATION QUÉBÉCOISE
 POUR LES ENFANTS MALADES DU COEUR



Un enfant sur cent a le cœur brisé



redonnons-lui son cœur d'enfant!

Téléphone: (514) 737-0804
 Postez votre contribution à: En Cœur
 ASSOCIATION QUÉBÉCOISE
 POUR LES ENFANTS MALADES DU COEUR
 685, chemin de la Côte Ste-Catherine
 Montréal, Québec H2V 2C7
 Sur demande un reçu pour fins d'impôt sera émis.

L I V R E S

LA VITRINE DU LIVRE
DE POCHEQUELQUES PIERRES
DE PLUS AU TUNNEL

L'ANTIPHONAIRE

et

TROU DE MÉMOIRE

Hubert Aquin,
Bibliothèque québécoise

Entreprise il y a deux ans avec la publication du *Journal*, l'édition critique de l'oeuvre d'Hubert Aquin se poursuit avec la parution cet automne de deux romans. Écrits dans le sillon de *Prochain épisode*, *Trou de mémoire* et *L'antiphonaire* ajoutent des pierres au tunnel où Aquin n'a jamais cessé de s'enfoncer. Le premier sabote de l'intérieur la forme hyper-codée du roman policier et offre, avec ses trompe-l'oeil et ses jeux de miroirs, un bel exemple de la verve parodique de son auteur. Quant au second, il est d'un abord plus difficile, mêlant l'érudition à la fiction et nous promenant au mépris de la vraisemblance de la banlieue moderne de San Diego à l'Europe profonde du XVIe. Ces éditions comprennent des introductions bien informées et d'importantes annexes qui éclairent la genèse et la réception des textes. On pourra entre autre y lire la lettre de refus qu'Aquin adressa au Gouverneur général au moment de l'obtention du prix pour *Trou de mémoire*.



QUI LIRA VERRA

L'AMANT DE LA CHINE DU NORD
Marguerite Duras, FolioMarguerite Duras
L'Amant de la Chine du Nord

En 1990, alors qu'elle travaillait avec Jean-Jacques Annaud sur le scénario de *L'Amant*, Duras apprend la mort du «Chinois». C'est le choc, la commotion, la preuve renouvelée qu'on ne se remet jamais de son adolescence et de ses premières amours. Abandonnant tous ses projets, Duras se replonge à corps perdu dans les eaux troubles de cette passion lointaine où le sexe à l'argent se mêle et où la couleur de la peau marque les frontières de l'interdit tout en

invitant à la transgression. Retrouvant les rives du Mékong et le bac sur lequel la rencontre a eu lieu, cette nouvelle version de *L'Amant*, écrite selon l'auteur «dans le bonheur fou», fut salué par certains comme le livre de l'impudeur la plus violente, dénoncé par d'autres comme un ouvrage bâclé. Qui lira verra.

LA RÉSURRECTION DU POLITIQUE

LA VENGEANCE DES NATIONS
Alain Minc, Le livre de poche

Drôle d'époque que la nôtre, où la mondialisation des marchés et la promiscuité du village global s'accompagnent d'un retour en force de l'affirmation nationale. Après un demi-siècle d'internationalisme, voici que les nations se montrent plus frileuses, plus jalouses de leur identité, et que l'idée nationale pointe à nouveau à l'horizon de l'histoire. D'où l'urgence, nous dit en substance Alain Minc dans l'essai qu'il signait en 1991 à l'aube du conflit serbo-croate, d'en appeler à la résurrection du politique (contre la politique) et de l'Etat-nation (contre les nationalismes) : «La nation, oui, mais sous le gouvernement de la raison».

ENTRE DEUX OS

BONE

George Chesbro, Rivages/Noir

On l'appelle Bone parce qu'il ne se sépare jamais d'un long fémur humain qui lui sert d'arme de défense au cas où. Pris en charge par l'assistance publique, ce sans-abris amnésique et muet comme une carpe est bientôt suspecté d'être à l'origine de la série de meurtres sanglants qui sème la terreur à Manhattan. Depuis *Une affaire de sorcières*, George Chesbro s'est imposé comme l'une des plus efficaces têtes-chercheuses du roman noir américain. Cette fois, il explore le monde et la faune interlopes des clochards new-yorkais dans un thriller qui, mine de rien, sonne l'alarme devant le sort que la société américaine réserve à ses membres les plus démunis.

LISEZ-MOI

LA VIE, QUELQUE PART

Anita Brookner, Point Roman

En 1986, *Regardez-moi* découvrait Anita Brookner aux lecteurs de langue française d'outre-Manche et d'outre-Atlantique. Depuis, les romans ont suivi, confirmant chacun un peu plus la place importante que cette lointaine cousine de Virginia Woolf occupe dans la littérature anglaise contemporaine. Ce n'est que l'an dernier cependant qu'était enfin traduit son tout premier roman, *La vie, quelque part*. On y croise déjà l'une de ces héroïnes typiquement brookneriennes, abimées par la vie et usées par des désirs inassouvis. Elle s'appelle Ruth Weiss, elle est docteur en lettres, et à 40 ans, elle comprend que la littérature a gâché sa vie et que ses études et le prestige intellectuel qu'elles lui ont procuré n'ont été qu'un moyen détourné d'échapper à l'emprise de ses parents.

LE PIRE
DANS LE MEILLEUR DES MONDESLE CRU DE LA COMTESSE
Tom Sharpe, 10/18

«Tu finiras par arriver Dieu sait où. — Où c'est ça, Dieucéou? de répondre avec un candeur zaziesque Pelerin, un aimable crétin que ses parents décident de placer au collège de Groxbourne, la où l'on forme les jeunes cancre destinés à enrichir les rangs de l'armée de sa Très Gracieuse Majesté. La suite sera sans doute possible désopilante, rocambolesque, abracadabrante, folle au dernier degré, comme le sont la plupart des aventures inventées par le père de Wilt, Tom Sharpe, qui est passé maître dans l'art d'imaginer le pire dans le meilleur des mondes possibles.

Alain Charbonneau

LA PHILOSOPHIE EN EUROPE
Raymond Klibansky
Folio, 814 pages

HEINZ WEINMANN

Les fins de siècle, plus encore, les fins de millénaire, appellent des bilans. Aussi, réévaluation, révision, restructuration, sont-elles devenues les mots d'ordre de notre époque. La philosophie, descendue depuis belle lurette de son empyrée, doit déposer, elle aussi, son bilan. Justement, deux professeurs distingués de philosophie, Raymond Klibansky, professeur émérite des universités de Heidelberg, de McGill et du Wolfson College d'Oxford, et David Pears, de Christ Church d'Oxford, à la demande de l'Unesco, ont dressé un état des lieux de la philosophie contemporaine en Europe.

Quelle Europe? est-on en droit de demander. D'emblée, les deux directeurs ont opté pour la grande Europe, sans exclusive idéologique ni discrimination géographique, de l'Atlantique à l'Oural. Ce projet d'une Europe philosophique aux horizons vastes est d'autant plus remarquable qu'il a été conçu avant la chute des murs et des rideaux de fer entre Est et Ouest, le manuscrit étant prêt dès 1989. Des difficultés d'«organisation» avec ce grand caravansérail qu'est devenu l'Unesco, oubliées de sa triple mission éducative, scientifique et culturelle, expliquent ce retard. Là aussi l'heure des bilans a sonné.

Des responsables triés sur le volet de 20 Etats européens nous présentent une philosophie dans tous ses états, d'une diversité extrême. Une deuxième partie, à portée générale, sans négliger des questions d'une brûlante actualité telles que l'enseignement de la philosophie et la quête d'une philosophie à visage humain, soucieuse d'éthique et des droits de l'homme, dans une Europe gagnée de nouveau par la barbarie et la violence aveugle.

Résultat: un livre d'une grande densité, *La philosophie en Europe*, Folio, 814 pages, accessible au grand public grâce au format poche. D'après les dernières nouvelles, l'ouvrage se vend, compte tenu de sa catégorie, à l'allure d'un best-seller.

Pour l'entrevue je retrouve Raymond Klibansky à son grand bureau de McGill, où je l'avais déjà vu il y a quatre ans lors de la publication en français du magistral *Saturne et la mélancolie*. Toujours ce noeud-papillon prêt à s'envoler dans les hautes sphères de l'esprit, ce regard bleu intense qui vous transperce comme un scanner...

Bien que l'entrevue ait touché à de nombreux autres problèmes, notamment — sujet qui lui tient très à coeur — les comptes que le Canada doit exiger enfin de l'Unesco sur l'utilisation des 25 millions \$ qu'il y verse annuellement, nous traitons ici surtout la question de l'enseignement de la philosophie en général, au Québec en particulier, parce qu'elle a agité et agite encore les Cégeps avec une réforme-diktat en cours pour le français et la philosophie.

A ma question, la philosophie s'enseigne-t-elle? Raymond Klibansky, d'emblée, répond avec Kant. «Le dicton de Kant dans «L'architecture» de *La critique de la raison pure*, reste toujours

vrai: «On ne peut jamais apprendre la philosophie, si ce n'est son histoire; tout au plus peut-on apprendre à philosopher».

Qu'est-ce donc que cet apprentissage de la philosophie dont parle Kant? «Ce serait un enseignement qui vise à faire l'apprentissage de la liberté dans l'exercice de la réflexion. C'est l'apprentissage de la liberté de ne pas accepter les dogmes sans réflexion, sans critique. La liberté d'accepter ou de rejeter, mais dans l'exercice de la réflexion. Cet apprentissage de la liberté, ce n'est pas du «libertinage» il signifie, bien au contraire, qu'on assume une responsabilité. Il s'agit de réfléchir sur des comportements et des modes de «réflexion» intenses, tant qu'ils limitent cette liberté et cette réflexion, fondements philosophiques essentiels».

«C'est également un certain enseignement de la logique. Il ne s'agit pas de donner les règles de la logique formelle, mais l'apprentissage des modes logiques de

pensée et de critique. Toute émotion doit être soumise à l'exercice de la réflexion».

L'enseignement de la philosophie présenté selon cette optique permet de dégonfler des outres — des «ballounes» comme on dirait ici — pleines de vide, des slogans à la mode comme «déconstruction» et «postmodernisme», plus proches du «journalisme philosophique» que de la réflexion philosophique. «Ces «postmodernes» manquent de la critique élémentaire à l'égard de leurs propres pratiques. Certes, leur «décomposition» se fait selon certaines règles. Or, ces règles doivent, elles aussi, être décomposées. Où est-ce qu'on s'arrête, au nom de quoi? Il n'y a pas de fondement possible, alors que les «déconstructeurs» présupposent quelque chose devant servir de fondement». Ce qui manque, c'est une «déconstruction» des fondements de la pensée déconstructrice. Peu chaut à ces gens, puisqu'ils n'ont pas appris la logique!

Les problèmes de l'enseignement de la philosophie au Québec, Raymond Klibansky les a rencontrés sur le terrain, parce qu'il a enseigné la philosophie à McGill dès 1946. Mais, d'emblée, souligne-t-il, les exigences de l'enseignement de la philosophie sont les mêmes ici et ailleurs. Il insiste sur la liaison, depuis la philosophie grecque, entre pensée et parole. «Logos est pensée et logos est parole. Pas de pensée sans parole, et pas de parole sans pensée. En conséquence, comment peut-on enseigner la philosophie si l'on ne sait pas parler et écrire. Pour parler et écrire, il faut connaître sa propre langue. Pour la connaître, il faut connaître la littérature, pas seulement la langue du jour qu'on parle chez les parents, dans la rue. Non, c'est une langue nourrie de la littérature, c'est la langue d'une tradition».

Quand Raymond Klibansky parle de «tradition», il pense à la filiation naturelle du Québec avec la langue et la littérature française. Or, la coupure idéologique du Québec de la civilisation française est une tragique méprise. «Le Québec et la civilisation franco-canadienne ne peuvent pas se détacher de l'ancienne civilisation française, car la littérature française, c'est aussi la littérature du Québec, comme la langue française est également sa langue».

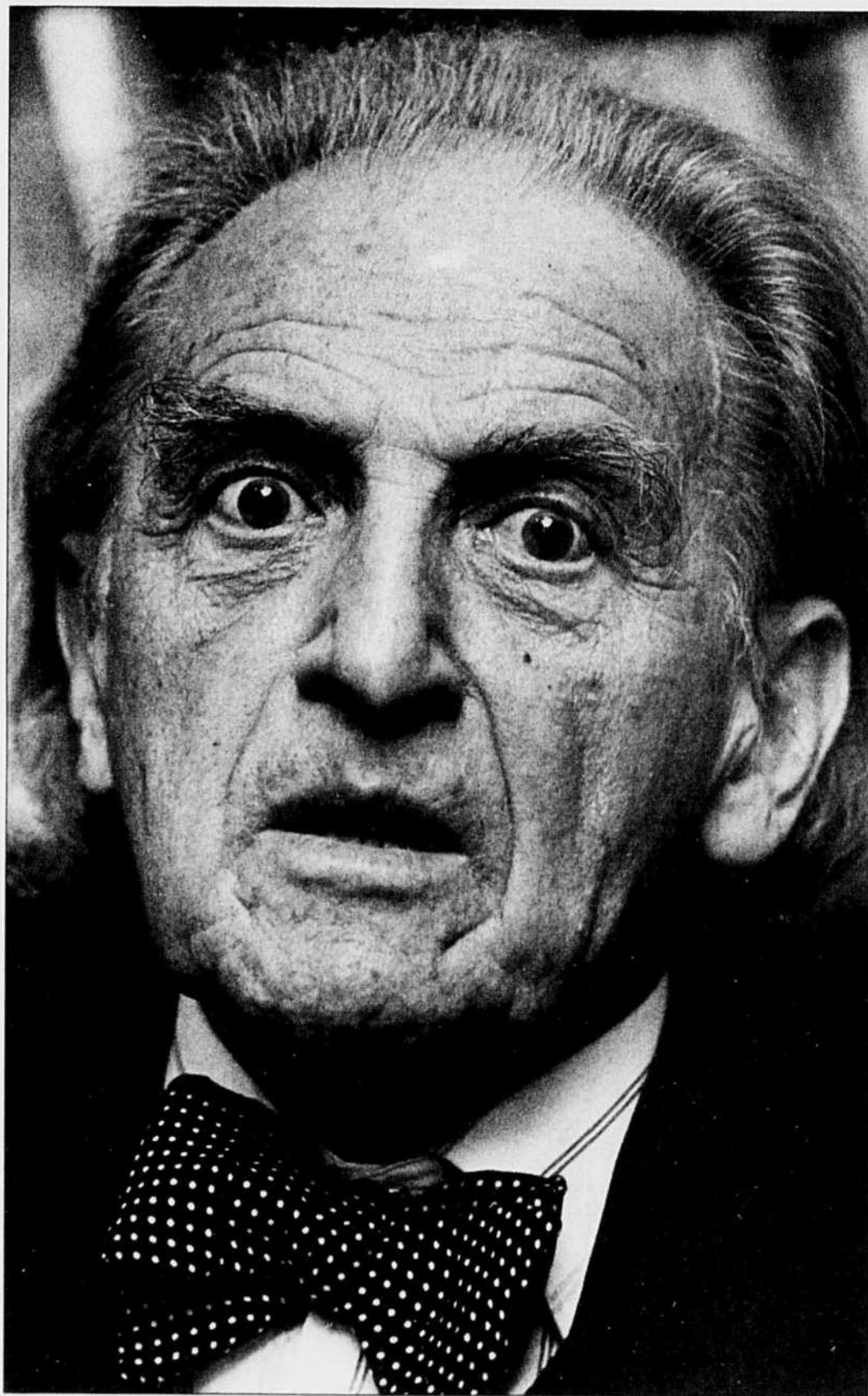
Suivant cette logique jusqu'au bout, la formation des maîtres possédant la langue et la littérature françaises étant un préalable à des étudiants initiés aux rudiments de leur langue, préalable, à son tour, d'un enseignement philosophique du logos, Raymond Klibansky, malgré ses multiples engagements internationaux, a mis la main à la pâte en se faisant engager comme professeur à l'École normale supérieure, y battant en brèche la sacrosainte «pédagogie», pour mettre l'accent sur l'étude de la langue et la littérature françaises.

«C'était une expérience extraordinaire. Je faisais écrire mes étudiants toutes les semaines. Ils étaient pleins de bonne volonté, ils voulaient apprendre, mais ils n'avaient pas de fondement dans la littérature française. Molière et Racine étaient des inconnus. Ils ne connaissaient pas leurs racines. Or si l'on ne connaît pas ses racines, on est perdu».

Tout compte fait, après avoir parcouru la philosophie de 20 pays européens, Raymond Klibansky se dit encouragé par la relève. Comme le note bien aussi Dominique Janicaud dans sa remarquable contribution sur la France, la jeune philosophie est en quête d'une certaine intelligibilité, animée d'une «volonté de comprendre, de connaître l'Autre, par le retour en force, aussi de la morale, de l'éthique».

L'introduction de Raymond Klibansky à *La philosophie en Europe* — comment en serait-il autrement — se termine par une question: «Si la philosophie n'est ni une science rigoureuse (la *strengte Wissenschaft* de Husserl) ni l'expression pure et simple d'une *Weltanschauung*, qu'est-elle?»

Se sentant proche du philosophe samizdat tchèque, Jan Patocka, Raymond Klibansky répond que «la philosophie est le chemin d'une quête sans fin, la solidarité des ébranlés».



Raymond Klibansky: «Si on ne connaît pas ses racines, on est perdu.»

J.A. NADEAU PHOTOGRAPHE

Le mouvement écologiste s'est-il trompé de cibles?

Luc Gagnon dresse un bilan courageux des années soixante-dix et quatre-vingt

L'ÉCHEC DES ÉCOLOGISTES
Luc Gagnon
Éditions du MéridienLOUIS-GILLES FRANCOEUR
LE DEVOIR

Dans un univers où le discours environnemental oscille entre la langue de bois de l'orthodoxie et la déformation intéressée, un livre important vient d'arriver, qui plaide pour une remise en question, voire un réalignement majeur de cette pensée holistique.

L'ouvrage que vient de signer Luc Gagnon aux Éditions Méridien, *L'échec des écologistes?* Bilan des décennies 70 et 80, s'attaque à la tâche énorme de comprendre pourquoi le mouvement environnemental a si peu réussi à enrayer plusieurs des mégaphénomènes qui menacent la planète, comme la contamination des eaux, la destruction des milieux naturels, la couche d'ozone et l'effet de serre.

Certes, tout le monde s'est mis au vert dans les années 70 après les premiers grands coups de butoir du mouvement écologiste et d'énormes progrès ont été accomplis à petite échelle par l'implantation des premières lois, normes et politiques étatiques. Mais si l'éthique personnelle a évolué sensiblement en Occident, les progrès ont été lents, souvent négligeables et parfois nuls dans les grands dossiers, les plus lourds de conséquences pour la planète, les espèces et nous tous, en définitive.

Luc Gagnon avance une série d'explications décapantes, qui remettent en question le côté religion du mouvement environnemental au profit d'une approche plus scientifique, moins a prioriste, plus réfléchie quitte à la rendre moins... médiatique. En somme, une oeuvre d'un esprit libre, qui amorce le débat sur l'enlèvement d'une certaine pensée environnementale, sur l'illusion de la puissance du consommateur, sur l'illusion de *Small is Beautiful*...

Gagnon pense, en réalité, que le mouvement écologis-

Luc Gagnon avance une série d'explications décapantes, qui remettent en question le côté religion du mouvement environnemental au profit d'une approche plus scientifique, moins a prioriste, plus réfléchie quitte à la rendre moins... médiatique.

te s'est trompé de cibles dans plusieurs dossiers et qu'il s'est en quelque sorte enfermé dans une vision plus micro que macro écologique.

L'analyse qu'il livre du mouvement anti-nucléaire est typique de son approche. Malgré les grandes batailles d'Europe contre le nucléaire, le dossier a continué d'évoluer malgré l'intervention des écologistes. Ce sont plutôt les voisins des grands projets qui ont parfois ralenti, parfois nui mais rarement paralysé les promoteurs. Les écologistes, eux, se sont braqués, dit Gagnon, sur certaines sources d'énergie alors que le vrai débat, c'était celui du gaspillage, un débat qui reste à faire.

Gagnon évoque aussi la faiblesse des remèdes apportés au phénomène des pluies acides en notant que le phénomène n'est pas disparu avec les traités et les lois.

A son avis, les trois principaux problèmes qui auraient dû mobiliser les écologistes sont la prolifération de l'automobile, la création des banlieues, la consommation de viande et de papier. En somme, la consommation d'énergie par les humains, multiforme et aux impacts souvent négligés.

Ces faces cachées de la vie humaine et sociale, dit-il, cachent un bilan énergétique, qui est la cause profonde de l'épuisement des ressources non renouvelables (automobile et pétrole), du gaspillage énergétique (l'animati-

onale implantée loin du lieu de travail), de la dévastation et de la contamination des milieux naturels par une agriculture débridée (viande) et des forêts (papier). Grand total: une planète aux prises avec l'effet de serre que personne ne semble vouloir contrôler autrement qu'avec des vœux.

A la limite, en vient-on à penser à la lire, peut-être aurait-il valu regarder plus froidement le nucléaire que de jouer à l'apprenti-sorcier à l'échelle planétaire avec le pétrole, qui contamine, acidifie et réchauffe la planète.

Gagnon stigmatise en filigrane plusieurs incohérences du mouvement environnemental. On y remet, par exemple, le nucléaire en question à un endroit en souhaitant des énergies plus propres mais, ailleurs, on repousse l'hydroélectricité faite chez soi ou au nom de la conservation des écosystèmes. On a bataillé tous azimuts contre le nucléaire en Europe en invoquant une possibilité de contamination majeure mais cela a profité au pétrole, dont la présence banalisée masque les conséquences. En ne situant pas le débat à la bonne place, le mouvement écologiste a peut-être même contribué, à la limite, à intensifier certains phénomènes, dit-il carrément.

On peut ne pas partager ces conclusions et certains ont commencé à le faire en expliquant que l'auteur, qui a travaillé au ministère de l'Environnement, se retrouve aujourd'hui dans les services d'Hydro-Québec. Mais ces arguments ad hominem, qui ont commencé à fuser, évitent trop de faciliter les questions majeures que soulève cet écologiste de longue date, d'autant plus courageuses qu'elles ramènent le débat sur le terrain de la science plutôt que sur celui du dogme, voire de la mystique.

Ce livre n'a qu'un défaut, celui de trop ressembler par sa forme et sa présentation à une thèse de doctorat, ce qu'il est en réalité. On aurait aimé un texte plus coulant, plus polémique, avec des transitions moins en saute-mouton, ce qui en aurait facilité l'accès à un public plus large.

L I V R E S

Au cœur de l'indianité

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE AMÉRINDIENNE
AU QUÉBEC
Diane Boudreau, *L'Hexagone*
206 pages.

CLÉMENT TRUDEL

Une littérature qui cherche à exprimer l'indianité, une littérature «marginale» qui ne reproduit pas les modèles reconnus par «l'institution littéraire» a-t-elle des chances de percer? Bien sûr, dira-t-on, puisque *L'Hexagone* s'y intéresse en cette Année internationale des autochtones!

Diane Boudreau, co-fondatrice du Centre de recherches amérindiennes du Québec, prend ici toutes les précautions pour nous présenter une littérature avant tout «orale» servant le plus souvent à émouvoir, à convaincre — les pétitions y tiennent une large part. Le chapitre II sur «Les étapes de la formation du monde selon les Amérindiens» indique que les Amérindiens d'ici possèdent, disséminés, tous les éléments d'un *Popol-Vuh*, ce livre qui pour les Quichés-Mayas tient lieu de cosmogonie. Sont ici présents, également, les «archivistes de la dépossession» et les voix poétiques ou revendicatrices qui percent surtout depuis une vingtaine d'années, après la parution à Ottawa du «*Livre blanc*» sur les Indiens (1969) qui provoqua un tollé, Indiens et Métis s'organisant pour faire savoir aux «Blancs» qu'ils n'acceptaient plus que des Euro-canadiens continuent de décider pour eux de leur sort.

Une telle littérature (écrite) sert à «résister à l'assimilation», la preuve étant que même des Blancs travaillant à l'alphabétisation (p.89) ont pu craindre que (les Hurons) ne se servent de cet atout pour «trahir» le blanc qui se complaisait à perpétuer la tutelle. La scolarisation obligatoire — elle date de 1952 — a souvent signifié l'interdiction de parler une langue amérindienne, elle n'a pas toujours eu des effets bénéfiques sur ces sociétés traditionnelles.

Il peut paraître surprenant que l'on nous offre ici les chansons de Kashin comme littérature, mais Félix Leclerc n'a-t-il pas eu droit à son titre dans la collection poètes d'aujourd'hui, chez Seghers?

La tranche contemporaine de cette littérature amérindienne repose sur des noms comme Max Gros-Louis avec son autobiographie indirecte (*Le «premier» des Hurons*) ou An Antane Kapesch (*Je suis une maudite Sauvagesse*), sur Mathieu André (*Moi «Mestanepeu»*) ou Wilfred Pelletier (*Le silence d'un «cri»*), ouvrages parus entre 1971 et 1985 - le dernier consistant en un «foudroyant réquisitoire» contre la déshumanisation et contre la dépersonnalisation. On y découvre l'envers de l'Histoire, à vrai dire une défense et illustration de premières nations à laquelle sont habitués divers forums internationaux tel le tribunal Russell qui a siégé en Hollande.

Au total, une vingtaine d'auteurs sont ici catalogués, dont l'historien Bernard Assinwi, la poétesse Éléonore Sioui, des essayistes comme Riocard Kistabish ou Bernard Cleary, mais aussi le dramaturge Yves Sioui-Durand. Dans une mise en scène de Jean-Pierre Ronfard, Sioui-Durand a monté en 1991 *La conquête de Mexico*, d'après les chroniques de Bernardino de Sahagun — un «bariolage éblouissant» que cette pièce, selon feu Alain Pontaut, mais Mme Boudreau a apparemment stoppé sa recherche en 1990 et n'en souffle mot, tout en retenant ses deux pièces antérieures: *Porteur des peines du monde* (1985) et *Atiskendahate ou Voyage au pays des morts* (1988).

En plus de constituer une introduction sommaire à une littérature en devenir, ce livre de Diane Boudreau évoque avec empathie un monde de mythes et de récits que les Marius Barbeau avaient commencé de codifier.

Cet ouvrage sert à établir, si besoin en est, que ces nations amérindiennes ne se confinent pas dans un silence résigné face aux épisodes douloureux qui jalonnent leur histoire et que, depuis peu, elles se réclament d'une littérature qui, à la fois, dénonce les ethnocides en douce et précise ce qu'est l'indianité.

On nous offre ici les chansons de Kashin comme littérature, mais Félix Leclerc n'a-t-il pas eu droit au même égard?



ILLUSTRATION PRESENTATION OF A NEWLY ELECTED CHIEF OF THE HURON TRIBE, HENRY D. THIELCKE (EN COUVERTURE DU LIVRE)

Diane Boudreau présente avec précaution une littérature avant «orale», servant le plus souvent à émouvoir, à convaincre.

Jean Pierre Girard

Des lettres léchées, timbrées et à recommander

LÉCHÉES, TIMBRÉES

Jean Pierre Girard, *L'Instant même*, Québec, 1993. 120 pages.

JACQUES THERRIEN

En dédicace de *Léchées, timbrées*, son troisième recueil de nouvelles, Jean Pierre Girard écrit: «A ceux qu'une certaine urgence possède, et qui néanmoins consentent à ressentir une virgule jusque dans leur corps».

L'urgence en question correspond à sa vision de l'époque, de cette fin de siècle. Le désir tout confus, admet-il, d'un tas de gens qui saisissent l'urgence d'agir eux-mêmes sur les événements, de prendre en main les rênes de leur existence. Quant à la virgule proposée, elle suggère la pause indispensable pour ne pas faire sauter la marmite: «C'est d'une importance absolue d'être capable de respirer par le nez, dit-il, de prendre le temps de faire certaines choses. Il faut s'opposer soi-même au rythme débile que ce monde-là nous impose et qui n'a rien à avoir avec le nôtre».

«L'homme et l'auteur sont absolument ridicules et dérisoires à côté de ce que le texte et l'oeuvre peuvent être.»

Adoptant de leur passion amoureuse, prisonniers de leur secret ou obnubilés par la peur de solitude, les personnages de *Léchées, timbrées*, pour la plupart féminins, nous sont livrés par l'auteur à ce moment précis où tout bascule dans leur vie, où les incertitudes font places aux certitudes. Ce qui intéresse le scripteur ici ne se loge pas tant dans la conséquence des actes posés, mais plutôt dans la motivation des acteurs, dans leur mouvance. La prose de Jean Pierre Girard nous plonge dans des portions d'éternité, nous renvoie à la très contemporaine fragilité des êtres et nous rappelle «qu'il suffit de si peu...».

«La majorité de mes personnages, bien qu'ils ressentent la nécessité d'agir ici et maintenant sur l'existence, décident d'accomplir des gestes qui ont une influence sur le cours de leur propre vie. Ces femmes, à partir d'un moment limite, d'un moment de rupture, refusent de laisser les événements diriger leur existence. Elles posent des actes décisifs, elles ont cessé de se laisser marteler et modeler par ce que l'existence aura décidé pour elle».

Des actes décisifs, dites-vous? Comme ceux de cette femme qui vient de tuer un homme qu'elle aimait et qui projette le même sort pour celle qui complète leur triangle amoureux, avant de se joindre à eux, enchaînés dans le fjord du Saguenay. Ou encore celui de cette femme qui regardant l'homme assoupi dans le lit, cet homme

qu'elle n'aime plus — comme avant du moins — décide définitivement de ne jamais lui révéler qu'il n'est pas le père l'enfant qu'elle porte.

Que dire de plus que dans cette nouvelle, *L'ordre des choses*, où erre cette femme dans le foyer conjugal, où chaque chose nous rappelle sa vie de couple, jusqu'au congélateur dans lequel se trouve au fond, à droite, le mari dépecé.

Macabre, dites-vous? Bien entendu, certains dénouements de la plume acérée de Girard risquent d'éclabousser au passage les lecteurs scrupuleux. Comme ils risquent de décevoir les lecteurs avides de détails sanguinolents. D'ailleurs, l'auteur ne voit rien de scabreux dans son écriture: «Qu'une histoire finisse dans la soie ou dans le sang, je n'y vois qu'une espièglerie d'être humain (d'écrivain, oserons-nous ajouter). Ce n'est pas là que je veux loger le plus de signification, c'est dans l'élaboration de l'histoire et dans son écriture. Ce qui est beau, c'est que ces femmes décident d'agir. Finalement, pourvu qu'on ne soit pas le mari dépecé dans le congélateur, c'est assez positif cette histoire-là. Il y a même, ajoute-t-il, quelque chose d'aérien dans mes récits».

Jean Pierre Girard est nouvelliste par choix et non par défaut. Les romans viendront, il en est convaincu. Pour le moment, le genre nouvelliste correspond toujours à sa conception de l'existence, une sorte d'urgence, de fulgurance. Il répond aussi, dit-il, à son attirance pour l'économie de mots, le dévouement poétique et la possibilité pour un scripteur d'essayer de localiser l'essentiel d'un texte. «C'est un court voyage dans un véhicule déjà en marche. Ça

prend un consentement singulier de la part d'un lecteur parce que ce n'est pas évident. On est davantage habitué à se faire prendre par la main et se faire raconter une histoire».

Il suffit d'aborder la jeunesse de sportif de Girard et de tenter un quelconque rapprochement autobiographique avec sa nouvelle intitulée, *Portrait d'un sportif qui l'était peu en somme*, pour comprendre à quel point, pour lui, l'oeuvre précède l'auteur.

«Relevé le détail autobiographique d'un texte, même s'il est réel, je ne suis pas certain que ça ne participe pas à ce culte consacré aux individus à côté de leur oeuvre».

«Je ne considère surtout pas que l'écriture doit mener à ce culte que l'on voue aux personnages publics. On localise les auteurs, on met leur photo en quatrième de couverture, mais je ne crois pas qu'on parle d'écriture. On parle de publications, de personnages publics».

Cherchet-il à esquiver ce rôle? «J'ai l'impression que ça fait partie des avatars, des métamorphoses de ma pratique. Or, celui qui parle présentement n'est plus l'écrivain. C'est un gars qui essaye de parler de son écriture, de trouver les bons mots pour qu'on puisse voir un peu mieux l'oeuvre. J'en suis assez convaincu, l'homme et l'auteur sont absolument ridicules et dérisoires à côté de ce que le texte et l'oeuvre peuvent être».

Jean Pierre Girard partage son temps entre l'écriture et l'enseignement. Il semble voué à la quiétude de la campagne qu'il habite depuis presque toujours. Né sur une ferme bovine, on ne peut lui reprocher d'avoir cette capacité qui est dans la nature même des bovins qu'il affectionne: celle de «ruminer».



PHOTO JACQUES GRENIER

Jean Pierre Girard est nouvelliste par choix et non par défaut. Les romans viendront, il en est convaincu. Pour le moment, la nouvelle correspond toujours à sa conception de l'existence, une sorte d'urgence, de fulgurance.

Ouvert de 9h à 22h tous les jours

Champigny et VLB Éditeur vous invitent à venir rencontrer

Dany Laferrière

samedi, 20 nov. de 14h à 16h

«D. Laferrière écrit sur la condition humaine avec un sens tragi-comique; même dans les ténèbres et la pauvreté, il y a de la lumière et de la grâce».

Marie-C. Blais

14,95 \$ ord. 16,95 \$



Gilles Gougeon

dimanche, 21 nov. de 14h à 16h

Le journaliste G. Gougeon a produit un document exceptionnel retraçant la naissance et l'évolution de l'identité nationale des Québécois.

14,95 \$ ord. 16,95 \$



Michel Rheault et Pauline Julien

dimanche, 21 nov. de 14h à 16h

Écrit avec passion, cet essai suit Pauline Julien pas à pas, depuis ses tout débuts jusqu'à son récent spectacle avec Hélène Loiselle.

14,95 \$ ord. 16,95 \$



LA LIBRAIRIE DES MEILLEURS PRIX

Si un concurrent annonce un livre à un prix inférieur que le Parchemin, nous réduisons ce prix de 5%*

le Parchemin

RÉDUCTION SUR TOUS NOS LIVRES À L'ANNÉE

à l'intérieur de la station Métro Berri-UQAM Tél.: 845-5243

*Sur présentation d'une preuve lors de l'achat - Livres en librairie - Détails en magasin

Développement personnel par l'écriture créative

LES ATELIERS À LA PLUME DE SOI

ANIMATION: Nadine Gueydan psychologue

ARC-EN-SOL 803, rue Laurier Est Montréal (Québec) H2J 1G2

2 7 0 - 7 3 0 0

Prix en vigueur du 18 au 24 nov. 1993

CIBL - 101,5 FM EN DIRECT DE CHEZ CHAMPIGNY Tous les samedis, de 12h30 à 1h30 Les Petits Bonheurs d'Occasion

Champigny MT-ROYAL

4380 ST-DENIS, MONTRÉAL 844-2587

Où que vous soyez... RENAUD-BRAY Saint-Denis 499-3656 4233, rue Saint-Denis, coin Rachel de 10h à minuit 7 jours semaine

LIVRES

BANDES DESSINÉES



Une planche tirée de la bande dessinée *Trait de craie*, de Miguelanxo Prado

Un peu de craie dans l'encrier

TRAIT DE CRAIE
Miguelanxo Prado
éditeur Casterman

PIERRE LEFEBVRE

Qu'en est-il de ce que nous voyons, de ce que nous percevons? Le sens de *Trait de craie*, la dernière bande dessinée de Miguelanxo Prado, pourrait bien tenir tout entier dans cette interrogation. Sur une île à peine plus grande qu'un terrain de football, qu'aucune carte ne mentionne, un dénommé Raul accoste un après-midi, après deux jours de tempête. Il trouve là une auberge, une aubergiste et son fils, un phare désaffecté, mais surtout une autre «étrangère», Ana, attendant on ne sait quoi. C'est l'été, le temps des vacances. Soudainement Raul s'installe afin de séduire la jeune femme. Mais rien n'a lieu. L'île hors carte s'avère quasi une île hors monde, et tous ceux qui s'y trouvent, plongés dans une torpeur, une lourdeur, en marge d'eux-mêmes. Ainsi, Ana attend, Raul attend qu'elle cesse d'attendre, et Sara l'aubergiste, ainsi que son fils, que ces deux-là partent.

En sourdine d'abord, un malaise s'installe, gagne en puissance au fil des jours, puis éclate à l'arrivée de deux nouveaux voyageurs. Prado nous livre ici un récit troublant, et ce non par la teneur des événements qui y sont relatés, mais par la seule force de son atmosphère. Tout est ici matière à spéculation, à suspicion, bien que rien ne vienne vraisemblablement justifier la chose. Comme le note le personnage d'Ana dans son journal: «Le phare, la digue, Sara et son fils, tous pris séparément sont la banalité incarnée. C'est leur juxtaposition qui est inquiétante».

C'est avec de courtes histoires humoristiques, sur scénario de Luna, mettant en vedette Montano, un petit privé sans envergure, que l'Espagnol Prado s'est fait connaître du public francophone. Bien que certain de ses premiers travaux aient connu un succès d'estime, tel son récit de science-fiction, *Demain les dauphins*, c'est véritablement avec Montano qu'il laissa entrevoir l'envergure de son talent. Sa ligne d'une finesse irréductible, un schématisme tout en souplesse et un recours à une perspective plus ou moins tronquée, conféraient à son dessin un aspect d'irréalité irrésistiblement comique, comme si l'univers tout entier

y était en état d'ébriété.

Cette propension à trafiquer la réalité prend dans *Trait de craie* une importance primordiale. Mais ici, plus question d'humour. Les choses sont d'abord étranges, inquiétantes et finalement tragiques. C'est encore le dessin qui est ici responsable de cette métamorphose. Prado signe avec cet album une oeuvre tranchant radicalement d'avec ce qu'il avait proposé jusqu'à maintenant. A tel point, que, de prime abord, on ne reconnaît pas sa patte.

Sa ligne s'est épaissie et tout recours au schématisme a été exclu. Son dessin et sa perspective sont plus réalistes, donnant ainsi l'impression d'un monde ordonné, ordinaire même, où chaque chose serait à sa place. C'est là sans aucun doute que s'exprime le plus clairement, l'originalité de Prado. Car malgré cette représentation réaliste, l'île qu'il met en scène nous apparaît encore plus irréaliste que la ville hallucinée dans laquelle évoluait son détective. Cela est attribuable en grande partie à sa mise en couleur, faite au pastel sec, qui insuffle à l'ensemble une atmosphère feutrée, épaissie, opaque tout à fait en accord avec l'étrangeté du récit.

Chaque chose banale y est revêtue d'un vernis frôlant le surnaturel tandis que les événements marquants sont présentés sous un voile d'incertitude. Le lecteur, à l'instar de Raul, à ainsi tendance à douter qu'un drame se soit véritablement passé et parierait plutôt qu'il est impossible que quelque chose vienne troubler la langue de ce temps qui n'arrive à passer. Prado demeure en cela rigoureusement fidèle à cette citation de Borges en exergue de son ouvrage: «Bloy Casares avait diné avec moi ce soir-là et nous nous étions attardés à polémiquer longuement sur la réalisation d'un roman à la première personne, dont le narrateur omettrait ou défigurait les faits et tomberait dans diverses contradictions qui permettraient à peu de lecteurs — à très peu de lecteurs — de deviner une réalité atroce ou banale».

Prado nous sert là un album des plus particuliers où le mystère, au lieu de se dévoiler à mesure que la conclusion approche, bien au contraire s'obscurcit. Les dernières pages laissent le lecteur pantois, désarçonné, complètement méfiant de sa lecture, de ce qu'il vient de déchiffrer. Tout comme l'île ne figurant sur aucune carte, l'on n'est plus sûr que ce récit, qui vient pourtant à peine de s'insérer dans notre mémoire, soit effectivement celui qui sommeille dans ces pages.

Prado nous livre ici un récit troublant, et ce non par la teneur des événements qui y sont relatés, mais par la seule force de son atmosphère.

Ne suivez pas le guide

Les «critiques» automobiles servent-ils vraiment les consommateurs?

LE GUIDE DE L'AUTO 1994
Denis Duquet, Jacques Duval et Marc Lachapelle
Éditions de l'Homme
Montréal, 400 pages

CARNET DE ROUTE
Daniel Héraud
Diffusion du livre Mirabel
400 pages

LOUIS-GILLES FRANCOEUR
LE DEVOIR

Comme à tous les ans, les guides d'achat des voitures de l'année apparaissent sur le marché, soit à peu près au même moment que les nouveaux modèles.

Deux des plus connus viennent justement de refaire surface, soit la 27e édition du Guide de l'auto 1994, publié aux Éditions de l'Homme, par Denis Duquet et Marc Lachapelle. Cette année, celui qui avait lancé la formule, il y a 27 ans, Jacques Duval, y revient après le détour que l'on sait, comme conseiller technique chez Ford.

On trouve aussi sur le marché, pour à peu près la même vingtaine de dollars, le *Carnet de route* de Daniel Héraud, publié aux éditions DLM.

Ces sommes théologique sur le piston et la tôle pliée sont pour certains des outils commodes, qu'on achète tous les dix ans pour s'éviter la tournée des salles de montre. Pour d'autres, c'est d'abord du rêve à bon marché et, dans certains cas, le seul livre qu'on lira en entier dans l'année...

Pour le consommateur, qui veut optimiser l'achat d'une voiture, ces deux ouvrages offrent, en réalité, souvent moins qu'aux fabricants, qui y trouvent de précieux outils de vente, peu critiques sauf sur les détails, tellement on s'aligne sur leurs dogmes de la puissance et de la performance et sur les canons de la théologie du marketing.

Pourtant, ces deux ouvrages ne sont pas sans mérite.

Le *Carnet de route* de Daniel Héraud est, comme utilitaire, le plus complet des deux parce qu'il fournit, pour chaque modèle, des données factuelles plus nombreuses et qu'il est conçu pour faciliter les comparaisons.

Le *Guide de l'auto* est plus brouillon. Il ne donne pas la fiche technique des variantes de chaque modèle. Et, pire, il lui arrive de donner des informations impossibles à utiliser, notamment pour le Cherokee, où il fournit une cote de consommation d'essence générale sans préciser de quel moteur il s'agit. Le *Carnet*, par contre, donne une cote de consommation pour chaque moteur.

En réalité, les deux bouquins servent mal les consommateurs, dont les habitudes routières varient selon les régions, la région, etc. Pourquoi ne pas détailler les deux types de consommation, ville et grand route, car les besoins et la performance des moteurs varient sensiblement sous ce rapport. Et il ne serait pas mauvais, par ailleurs, de connaître les sources de ces données, question de rigueur car d'un bouquin à l'autre, il y a des différences pour un même modèle... (Acura, Volvo 850, etc.)

La partie la plus intéressante - et la plus révélatrice de nos essayeurs de bolides - est sans contredit leur évaluation générale des voitures, de leur finition et de leur comportement.

De façon générale, les évaluations sont intéressantes quoique souvent divergentes, d'où l'intérêt de les comparer.

Mais pour qui bouquine à fond ces ouvrages - et ce fut mon cas récemment pour un achat - on réalise que la puissance et la performance sont des dogmes érigés en système, les critères prépondérants: on joue le jeu du système. «Mirifique», écrit le trio DDL pour le moteur et le comportement d'une voiture en train de devenir aussi explosive qu'une balle de carabine, ce à quoi sa forme ressemble de plus en plus d'ailleurs. De

quoi inspirer vivement ceux qui prennent les autoroutes pour des pistes de slalom!

Cette passion avouée pour la performance, le luxe et le gaspillage d'énergie laisse la désagréable impression que les auteurs de ces deux guides rencontrent plus souvent les représentants des compagnies dans les salles de montre que des consommateurs à la porte des garages ou au bureau des plaintes de l'APA.

Par exemple, l'un reproche au quatre cylindres du Four Runner de Toyota de manquer de souffle, reproche qu'il étend même au six cylindres! Mais les bravos! fusent pour les V8 de l'Explorer de Ford ou du Grand Cherokee. Nos essayeurs devraient se rappeler que nos forêts ne sont pas des autoroutes allemandes et que les explorateurs des années 30 à 50 n'ont pas exploré l'Asie et l'Afrique avec des douze cylindres! Au-delà du Saguenay-Lac Saint-Jean et Mont-Laurier, la réserve d'autonomie d'un quatre cylindre a encore du sens pour un chasseur ou un pêcheur qui utilise son 4x4 pour aller ailleurs qu'au dépanneur du coin en hiver!

Le peu de souci des auteurs de ces guides pour la facture énergétique du parc automobile et le gousset des consommateurs apparaît non seulement dans leur apologie constante de la puissance mais aussi dans leur absence d'esprit critique devant la disparition progressive de la transmission manuelle des voitures de bonne qualité, et même sur les utilitaires comme les caravanes, les familiales et sur la plupart des tractions intégrales (MPV, Autobeachoup, etc.), sensées servir en conditions difficiles!

Nos «critiques» automobiles ne donnent jamais de mauvaises notes, aussi visibles que leurs bravos à la puissance, à ces manufacturiers, comme Ford et Chrysler, qui expédient chichement en Europe leurs modèles intéressants, mais jamais disponibles au Canada, voire en Amérique. Ou qui les gardent en Europe, qu'ils aient perdu du marché ici.

Si vous voulez, par exemple, une Autobeachoup, une familiale Taurus, une familiale Volvo 940, une MPV, etc. avec une manuelle cinq vitesses accouplée à un petit six cylindres, faites-le acheter par un ami aux études en Europe. Au Canada, si vous pensez à un véhicule de cette catégorie, vous êtes sensément un pépère qui n'est plus capable de passer des vitesses. Ou qui devra se contenter du modèle de base, sans le moindre raffinement ou équipement, y compris de remorquage, ce qui semble échapper totalement aux spécialistes...

Ces derniers soulignent sans vergogne les préoccupations environnementales des manufacturiers qui installent partout de nouveaux climatiseurs sans CFC. Mais ils omettent de signaler qu'un climatiseur augmente la consommation d'énergie et qu'ils généralisent l'usage de la transmission automatique, ce qui éminemment néfaste pour l'environnement car ces pratiques accentuent la contamination de l'air et l'effet de serre.

Au moment d'acheter un véhicule, beaucoup de monde voudrait en lire moins sur la performance et plus sur leur durabilité, leur fiabilité, sur le coût de l'entretien et du remplacement des sous-systèmes (freins, crémaillere, carburateur, etc.), sur l'emprisonnement progressif des consommateurs dans le filet des manufacturiers par l'informatisation des systèmes, etc.

Gageons qu'il y aurait aussi quelques consommateurs pour apprécier des données fiables sur la durabilité des carrosseries: pas sur les garanties contre la perforation mais sur l'épaisseur et la qualité des aciers, la valeur des stratégies anti-rouille, la présence ou l'absence de galvanisation, etc.: en somme, tout ce qu'un bon vendeur ne voudra jamais vous dire et qui explique peut-être qu'il ne roule pas dans la voiture qu'il vend. Et qu'il vient justement de passer, gracieusement, pour un test de route à un essayeur...

FINIE LA CHASSE AU CADEAU RÊVÉ!

Le tourbillon des fêtes approche et vous cherchez un cadeau original, inusité, utile, intelligent et durable? Bref, vous redoutez la panne d'inspiration et vous voulez sortir des sentiers battus? C'est dans la poche! Offrez un abonnement au Devoir.

Plus encore! En offrant un abonnement d'au moins 13 semaines du lundi au samedi, vous recevrez en cadeau le tout nouveau T-shirt LE DEVOIR.

Remplissez dès aujourd'hui le bon de commande ci-dessous et postez-le à: Service des abonnements, Journal LE DEVOIR, 2050, rue de Bleury, 9e étage, Montréal (Québec) H3A 3M9 ou expédiez-le par télécopieur au (514) 985-3390.

CHOIX D'ABONNEMENT* (taxes incluses)

	LUNDI AU SAMEDI	LUNDI AU VENDREDI	SAMEDI SEULEMENT
13 SEMAINES	59,86 \$	44,63 \$	19,53 \$
26 SEMAINES	113,06 \$	84,56 \$	38,16 \$
52 SEMAINES	199,95 \$	155,02 \$	73,91 \$

MODE DE PAIEMENT

CHEQUE OU MANDAT-POSTE VISA MASTERCARD AMERICAN EXPRESS ENVOYER AVEC LA FACTURE

N° DE CARTE: _____ DATE D'EXPIRATION: _____ SIGNATURE: _____

ENVOYER L'ABONNEMENT-CADEAU A:

NOM: _____ PRÉNOM: _____
ADRESSE: _____ APP: _____ VILLE: _____
PROVINCE: _____ CODE POSTAL: _____
TEL. (DOMAINE): _____ TEL. (BUREAU): _____ DATE DE DÉBUT DE L'ABONNEMENT: _____

VOS COORDONNÉES:

NOM: _____ PRÉNOM: _____
ADRESSE: _____ APP: _____ VILLE: _____
PROVINCE: _____ CODE POSTAL: _____
TEL. (DOMAINE): _____ TEL. (BUREAU): _____

* CES BRIX SONT VALABLES POUR LES ABONNEMENTS LIVRÉS PAR CAMELLET SEULEMENT.

COMMUNIQUEZ AVEC LE SERVICE À LA CLIENTÈLE DU DEVOIR POUR OBTENIR LES BRIX DES ABONNEMENTS LIVRÉS PAR LA POSTE (ENTRÉ: 7 H 30 ET 16 H 30, SÉLÈNE AU VENDREDI) (514) 985-3355 (RÉGION DE MONTRÉAL) OU 1-800-463-7559 (AUTRES RÉGIONS DU QUÉBEC). OFFRE VALABLE JUSQU'AU 31 DÉCEMBRE 1993.

VOULEZ RÉVOIR UN DÉLAI DE 3 À 4 SEMAINES APRÈS RÉCEPTION DE VOTRE PAIEMENT POUR LA LIVRAISON DE VOTRE T-SHIRT.

◆ LE DEVOIR ◆

TOURISME

EXCURSION

Québec, place forte

Une visite de la seule ville fortifiée d'Amérique du Nord

NORMAND CAZELAIS

Peut-être la seule phrase historique que nous ayons retenue de la petite école fut la réplique de Frontenac à l'amiral Phipps qui menaçait la ville et l'fit intimider de se rendre: «Je vous répondrai par la bouche de mes canons!» On connaît la suite.

Québec est la seule ville fortifiée d'Amérique du Nord. Les Européens eux-mêmes, qui ont vu d'autres vieilles pierres dans leur vie, y sont sensibles. Ainsi va l'histoire: partout, forteresses et remparts ont été édifiés dans des buts de défense et de manœuvres militaires. Dans un esprit guerrier. Et leurs murs épais ont été percés de fenêtres étroites dont le nom dit tout: des meurtrières. On regarde aujourd'hui ces gueules d'où sortaient feu et fiort avec étonnement, presque avec nostalgie et tendresse. Tel est l'humanité.

Dressée sur son cap, Québec garde le resserrement du Saint-Laurent. En d'autres époques, quand les missiles aéroportés n'avaient pas encore remplacé les canonnières des vaisseaux, Québec occupait une position stratégique et commandait la libre circulation des navires, des biens et des personnes sur le fleuve.

C'était un site de choix. Un site corvoité. Et donc fortifié.

Québec paraît bien calme de nos jours. Si ce n'était des tirs de canons, des bruits de tambour et des talons qui claquent durement sur les pavés de la Citadelle lors de la relève de la garde du Royal 22^e Régiment, on pourrait croire que c'était là une histoire inventée. Construite entre les

années 1830 et 1850 selon un plan en étoile caractéristique des fortifications à la Vauban, celle-ci comprend 25 bâtiments dont cinq bastions, le mess des officiers, la résidence du Gouverneur général ainsi que la redoute du Cap-Diamant érigée en 1693, du temps de Frontenac.

Attendant aux hauteurs occupées par la Citadelle, les plaines d'Abraham ont reçu en 1759 — vous en souvient-il? — la mort de Montcalm et de Wolfe. Mais aussi le sang et la sueur des soldats anglais et français, des miliciens québécois et des guerriers amérindiens qui ont participé à cette bataille où se joua, en de brèves heures, notre destin en terre d'Amérique. De septembre à juin, les services d'interprétation du Centre d'accueil et d'interprétation (390, rue De Bernières, 418-648-4071) sont disponibles pour réservation pour les groupes qui peuvent voir une maquette des Plaines et y retracer l'histoire du parc des Champs-de-Bataille créé en 1908. Ajoutées par les Anglais au système défensif

de Québec entre 1808 et 1811, les tours Martello étaient quatre à l'origine; il en reste trois. Les tours 1 et 2 sont à visiter.

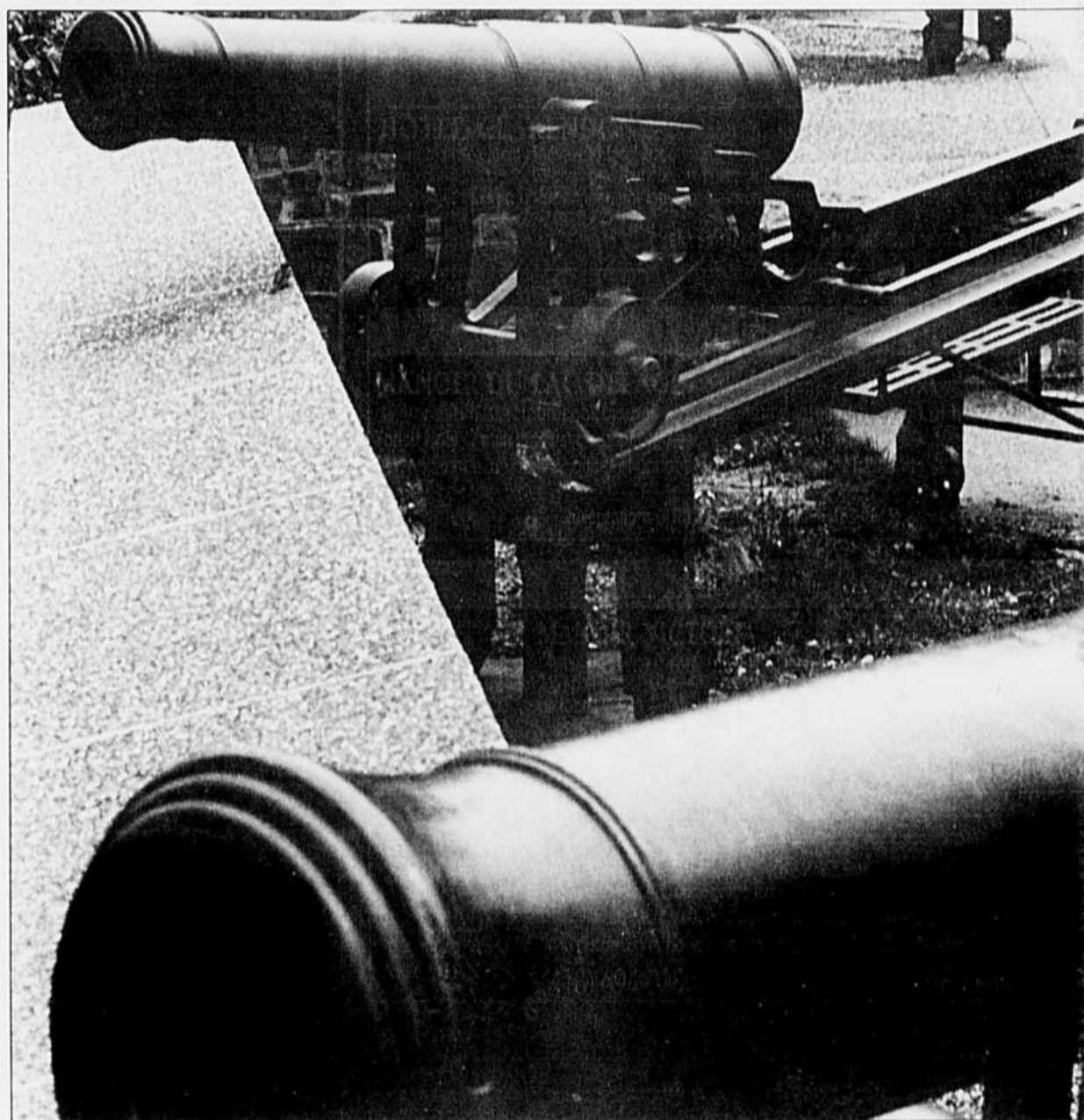
Les fortifications elles-mêmes font maintenant partie du réseau des parcs historiques exploités de Parcs-Canada. On peut y marcher; leur circuit fait 4,6 kilomètres. Elles forment un ensemble si particulier que l'UNESCO a inscrit l'arrondissement historique du Vieux-Québec sur la liste du Patrimoine mondial. La vieille Poudrière de l'Esplanade, tout près de la porte Saint-Louis (100, rue Saint-Louis, 418-648-7016), a été aménagée en centre d'accueil et d'interprétation.

À côté de la porte Saint-Jean est situé le parc de l'Artillerie (2, rue d'Auteuil, 418-648-4205). Il regroupe une ancienne fonderie de fer, un logis d'officiers, une ancienne caserne datant du régime français et la Redoute Dauphine. On peut y admirer sous tous ses angles la maquette Duberger qui reproduit Québec au début du 19^e siècle.

L'étranglement du fleuve à Québec implique, bien sûr, qu'il y ait deux rives. Devant le cap Diamant, sur l'autre berge, le Fort No 1 de la Pointe-Lévis (41, chemin du Gouvernement, Lauzon, 418-648-2470, ouvert sur réservations jusqu'à la fin novembre) domine son promontoire. Propriété de Parcs-Canada qui l'a restauré de 1972 à 1982, il fut autrefois l'un des trois ouvrages défensifs édifiés entre 1865 et 1872 pour protéger le pays et le bassin portuaire de Québec d'une éventuelle invasion américaine. Autres temps, autres moeurs... Renseignements: Office du tourisme et des congrès de la Communauté urbaine de Québec, 60, rue d'Auteuil, Québec, G1R 4C4, (418) 692-2471.

Québec à pied

Louis-Martin Tard a commis en 1989 un *Guide de promenade à pied dans le vieux Québec* (aux éditions Guérin). À la page 84, il nous dit: «Imaginez les plaines d'Abraham le 13 septembre 1759 au lever du jour. Le joli matin d'automne qui va commencer tout ensoleillé est soudain troublé par des salves de fusils, des appels de trompettes, des roulements de tambours. Les guetteurs de l'armée française en poste sur le plateau à l'ouest des remparts voient se produire l'impossible. Des détachements britanniques s'installent en face d'eux. D'où peuvent-ils survenir? Voulez-



«Je vous répondrai par la bouche de mes canons», avait lancé, sur un air de défi, Frontenac. Aujourd'hui, ces canons ne servent qu'à évoquer, pour les touristes, une époque révolue.

HÉBERGEMENT en région

RELAIS & CHATEAUX

LA FINE FLEUR DES MAÎTRES HÔTELIERS

CHARLEVOIX / CAP À L'AIGLE

LA PINSONNIÈRE: Lauréat de la gastronomie — Grands prix du tourisme 93. Sous un même toit, un somptueux relais de campagne, un grand restaurant et une cave exceptionnelle. Piscine intérieure sauna et massage. À proximité du Mont Grand-Fonds. RÉSERVEZ MAINTENANT NOS FORFAITS DE NOËL ET DU JOUR DE L'AN. Fermeture annuelle: du 1^{er} nov. au 19 déc.

(418) 665-4431, télécopie: (418) 665-7156

LAURENTIDES

HÔTEL-RESTAURANT L'EAU-À-LA-BOUCHE

St-Adèle, hôtel 5 fleurs de lys: forfait «Une tentation de plus» à partir de 112 \$ p.p.p.j. occ. d. téléphonez sans frais de Mtl centre au 514-227-1416 ou interurbain 514-229-2991 pour informations sur nos forfaits anniversaire, du Temps des Fêtes, ski ainsi que nos réunions d'affaires.

Téléphone sans frais de Montréal-centre 514-227-1416 ou interurbain 514-229-2991

MONTERÉGIE / SAINT-MARC-SUR RICHELIEU

HÔTELLERIE LES TROIS TILLEULS À St-Marc-sur-Richelieu. Une hôtellerie paisible et confortable, dans une demeure d'un autre âge, sur le bord de la rivière Richelieu et où le personnel n'a qu'un seul désir: satisfaire. Lauréat national «Mérite de la Restauration». Nous avons différents forfaits à vous proposer.

584-2231

ESTRIE / NORTH HATLEY

AUBERGE HATLEY: Grand Prix National de la Gastronomie 1993 «La Table d'Or». 25 chambres dont certaines avec foyer, balcon, vue sur le lac. Découvrez l'Estrie en automne: randonnée à pied ou à cheval, galerie d'art, etc. Forfait à partir de 100\$/pers./jour/occ. dble incluant souper, petit déj. et service.

N.B. Forfaits conférence disponible.

Tél.: (819) 842-2451 Fax: (819) 842-2907

N.B. Possibilité de séminaires et de conférences.

MONT SAINTE-ANNE

Auberge La Camarine

Le Mont-Sainte-Anne, en automne, un rendez-vous tout en couleur avec la nature. Combinez à vos activités de plein air le confort moderne d'une sympathique auberge Lauréate Provinciale du Grand Prix Québécois de la Gastronomie 92. Une heureuse escapade à 25 minutes du Vieux-Québec. Chambres à partir de 79,00 \$, forfaits disponibles.

Res. Sans frais: 1-800-567-3939 (418) 827-5703

Hôtellerie Champêtre

Auberges et Hôtels du Québec

Vous faire plaisir, c'est dans notre nature!

LAURENTIDES

HÔTEL LA SAPINIÈRE — (Laurentides au nord de Montréal) — Lac — 1 heure de Mtl — 70 chambres — cuisine raffinée — prestigieuse cave à vin — sports de saison — FORFAITS SUR SEMAINE ET FIN DE SEMAINE — TÉL: 800-567-6635 ou 819-322-2020 — FAX: 819-322-6510 — 1244 chemin La Sapinière, Val David (Québec) J0T 2N0

MONTERÉGIE-RIGAUD

AUBERGE DES GALLANT — Les chevreuils sont arrivés. Offrez-vous un séjour féérique: inoubliable. Forfait romantique comprend une chambre avec foyer, souper gastronomique, petit déjeuner, tour de traîneau, poubières inclus, 199 \$ pour 2 personnes. Forfait ski de fond: inclut équipement, raquettes et passe au centre Les Forestiers, 239 \$ pour deux personnes. Forfait des Fêtes et certificats-cadeaux disponibles.

Réservations: (514) 459-4241. Aut. 40 Ouest, sortie 17.

LANAUDIÈRE

AUBERGE DE LA MONTAGNE COUPÉE — Pour les amateurs de la nature, du calme et de la gastronomie. Auberge de grand confort avec vue panoramique sur les Laurentides et la Vallée de St-Laurent (4 belvédères), accès à plus de 85 km de ski de fond entretenus, la célèbre école de ski de fond, 6 km de sentiers de marche, patinoire éclairée, piscine int., saunas, salle de jeux et billard, 50 chambres luxueuses dont 12 avec bain tourbillon double et foyer. Excursion en traîneau à chiens (massothérapie disponible). Forfait PAM à partir de 725\$/pers./j/occ. double à St-Jean-de-Matha (1 hre de Mtl). 1-800-363-8614

CHARLEVOIX

Offrez-vous la féerie de Charlevoix l'hiver, dans une Auberge réputée pour sa haute gastronomie, la vue spectaculaire sur le fleuve et le confort douillet de ses chambres (la majorité avec bain tourbillon, salon, foyer, balcon). P.A.M. à compter de 387,50 \$/pers. occ. double. FORFAIT SKI ALPIN OU DE FOND Massif et Grands-Fonds. Aussi FORFAIT MOTONEIGE. 418-665-3731



Un nouveau réseau hôtelier unique et prestigieux des meilleurs auberges et hôtels de villégiature au Québec.

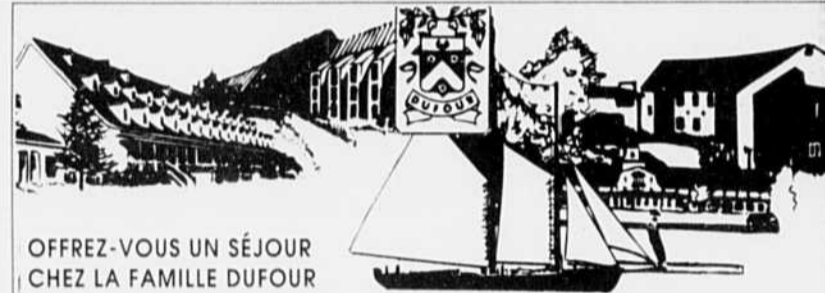
KAMOURASKA

AUBERGE FLEUR DES BOIS (rivière Ouelle Kamouraska): éte, vous connaissez bien l'Auberge Fleur des Bois avec le fleuve à ses pieds, maintenant vos aubergères Carole et Jude Bonneau vous invitent à découvrir pour la première fois les couleurs de l'automne, à vous laisser caresser par les doux flacons de l'hiver et en plus à assister à la résurrection du printemps. La symphonie des quatre saisons de vie à l'Auberge Fleur des Bois une valse divine. (418) 856-1201 sortie 450

CHARLEVOIX



FORFAITS: Prix exceptionnel en semaine et fin de semaine à partir de 65 \$ p.p. (P.A.M.) par jour, occ. dble, 30 chambres toutes catégories. Salle à manger réputée, 4 fleurs de lys et 4 fourchettes. Piscine intérieure, saunas, bain tourbillon. Boîte à chanson. Centre de santé-beauté. Boutique d'art. Au coeur du Parc St-Paul artistique, 23, rue Saint-Jean-Baptiste, Baie Saint-Paul. (418) 435-2255



OFFREZ-VOUS UN SÉJOUR CHEZ LA FAMILLE DUFOUR

BEAUPRÉ / MONT SAINTE-ANNE

HÔTEL VAL-DES-NEIGES: Centre de villégiature de congrès situé au pied du Mont Sainte-Anne. 110 chambres de luxe, cuisine réputée, piscine intérieure panoramique, sauna, bain tourbillon, salle d'exercices, salles de réunion (12). Demandez nos avantages forfaits: «Évasion à la montagne», «Coeur à coeur», «Douce Vacances», «Réunion d'affaires», «Cadeaux», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 827-5711. FAX (418) 827-5997, sans frais 1-800-463-5250. HÔTE: 1-800-361-6162

BAIE SAINT-PAUL

AUBERGE LA PIGNORONDE: Auberge à franc de montagne avec vue magnifique sur le Saint-Laurent. 27 chambres tout confort, fine cuisine, salle de réunions et de jeux, piscine intérieure panoramique, bar/déjeuné, ambiance chaleureuse, etc. Demandez nos forfaits: «Évasion vers l'Art», «Coeur à coeur», «Douce Vacances», «Réunion d'affaires», «Cadeaux», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 435-5505. FAX (418) 435-2779, sans frais 1-800-463-5250. HÔTE: 1-800-361-6162

VIEUX-QUÉBEC

HÔTEL CLARENDON: Construit en 1870, situé au centre des fortifications du Vieux-Québec, entièrement rénové, climatisé, avec en ses murs le restaurant Charles Ballaigé, le plus ancien restaurant au Canada. 93 chambres tout confort, cuisine raffinée, Bar L'Empire où le jazz est à l'honneur, directement relié à un stationnement intérieur. Demandez nos avantages forfaits dont le forfait «cadeau». Tél.: (418) 692-2480. FAX: (418) 692-4652 — 1-800-463-5250. HÔTE 1-800-361-6162

QUÉBEC

MANOIR DU LAC DELAGE: À quelques minutes du Vieux-Québec et du centre de ski Stoneham. Chambres spacieuses et suites. Piscine intérieure, sauna et bains tourbillons. Forfait Noël (2 nuits/3 jours) incluant promenade en traîneau, messe de Noël, réveillon, 2 repas du soir, un brunch, un petit déjeuner et l'accès aux activités sportives hivernales. À compter de 199 \$ (p. pers. occ. double). Réservations (418) 848-2551 ou 1-800-463-2841

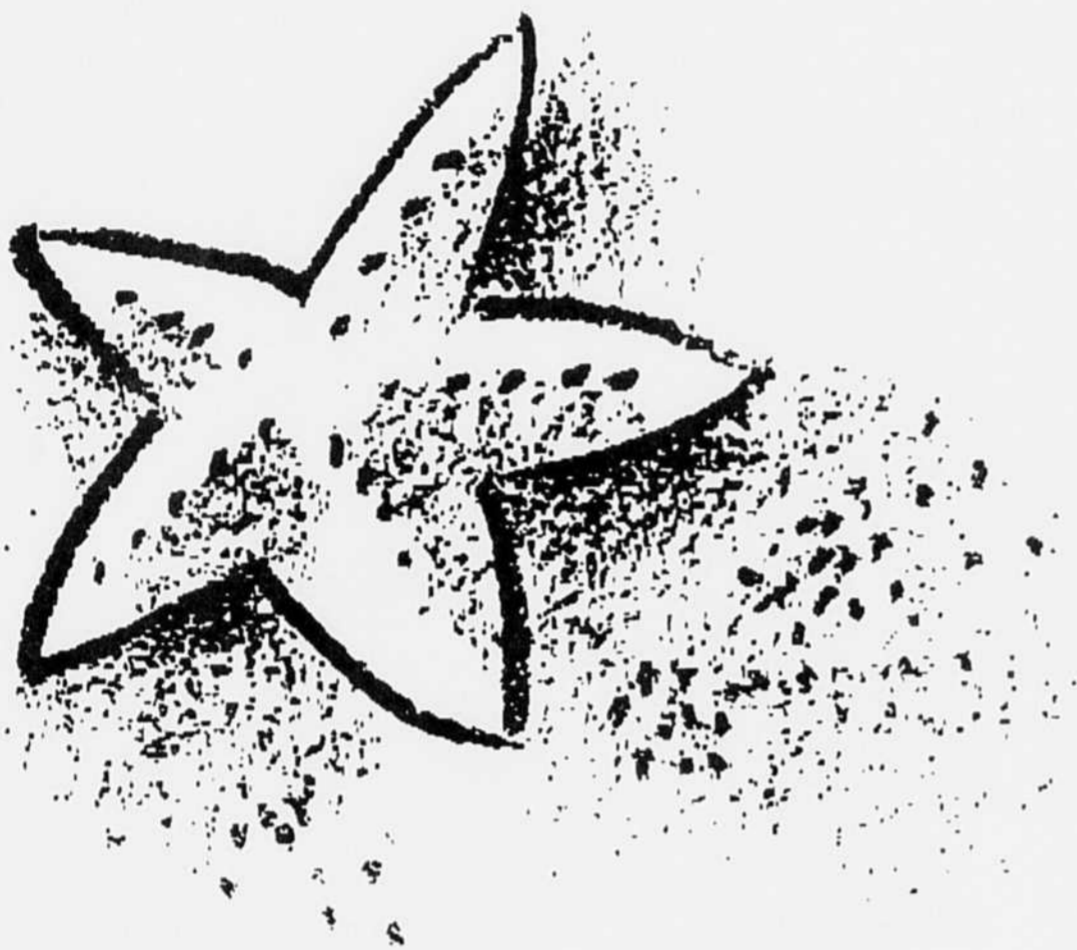
VIEUX QUÉBEC

HÔTEL MANOIR VICTORIA: Situé au cœur du Vieux-Québec, cet hôtel du cachet européen unique a récemment été rénové et agrandi au coût de 125 millions. 145 chambres et suites — 7 salles de réunions et banquets — restaurant fine cuisine (20% de rabais le soir) — resto-bistro Le Saint-James — piscine intérieure — club de santé — sauna — stationnement intérieur avec service de valet. À partir de 65 \$ par nuit en occ. double. Renseignez-vous sur nos forfaits. 1-800-463-6283



LA MAISON ACADIENNE: Rendez-vous avec l'histoire. • Chambre rénovées à partir de 39 \$, déjeuner inclus. • Forfaits: Histoire, culture, gastronomie 64 \$*. Ski (Mont Ste-Anne ou Stoneham) de 79 \$ à 89 \$*. * Prix par personne, par jour, occ. double, sur une base de 2 jrs. taxes et services incl.). (418) 694-0280 1-800-463-0280

À NOËL, SUIVEZ LA BONNE ÉTOILE



Fêtez Noël au Mexique BUGANVILIAS VALLARTA **** Puerto Vallarta

Hôtel de catégorie de luxe
Directement sur la plage — près du centre-ville
Immense piscine — salle d'exercice
Balcon vue sur mer

50\$ US crédit boisson par semaine par chambre

départ le 18 décembre

1 semaine
779\$

Jamaïque

19 DÉCEMBRE
FORMULE CLUB TOUT COMPRIS

JAMAICA GRANDE
1769\$
SuperClub
JAMAICA JAMAICA
1829\$
COUPLES
1829\$

Croisière

MV GRUZIYA

DÉPARTS LES 19 ET 26 DÉCEMBRE

Croisière de 7 jours au départ de
Tampa vers Puerto Cortez
(Honduras), Belize City (Belize) et
Cozumel (Mexique)

À partir de

1164\$ CAD.

(portion aérienne en sus.)

FLORIDE

20 décembre

1 semaine

SEA GATE 719\$

au coeur de la zone hôtelière de Fort Lauderdale

BAYSHORE YACHT & TENNIS CLUB 799\$

idéal pour les golfeurs, hébergement de type condo

BEACHARBOUR RESORT 829\$

directement sur la plage de Sunny Isle

HOLLYWOOD BEACH RESORT 899\$

cuisinette

RÉPUBLIQUE DOMINICAINE

1 semaine

CLUB COSTAMBAR 899\$

FORMULE CLUB TOUT COMPRIS

Tous les repas + boissons locales + activités

20 décembre

EMBASSY BEACH RESORT 899\$

FORMULE CLUB TOUT COMPRIS

Tous les repas + boissons locales + activités

17 décembre

FIESTA BAVARO 1369\$

FORMULE 2 REPAS PAR JOUR

Directement sur la plage de Punta Cana

19 décembre

CUBA

18 décembre

1 semaine

CLUB PLAYA TROPICALE 859\$

3 repas par jour + boissons locales + sports nautiques

Directement sur la plage

FARALLON DEL CARIBE 1029\$

3 repas par jour + boissons locales + animation

Directement face à la mer

VENEZUELA

17 décembre

1 semaine

MARGARITA DYNASTY 799\$

Studio

Nouvel hôtel de catégorie intermédiaire dans la zone de Costazul.

Cuisine équipée.

LAS ARENAS BEACH RESORT* 859\$**

MARGARITA

3 repas par jour

Boissons locales à volonté de 11h à 02h du matin, goûters durant le jour,
service de navette gratuit du Club à la plage, programme quotidien
d'activités, piscine, gymnase, aérobie, plongée en apnée, leçons de
plongée sous marine, kayak

SAINT-MARTIN

FÊTEZ NOËL DANS L'UN DES PLUS
SOMPTUEUX HÔTEL DES ANTILLES

DÉPART LE 18 DÉCEMBRE

1 semaine

MAHO BEACH & CASINO 1469\$

Splendide hôtel de catégorie de luxe directement sur une magnifique plage
de sable blanc "Cocktail de bienvenue"

Prix minimal par personne en occupation double pour certains départs de Montréal entre le 17 décembre et le 26 décembre 1993. Toutes taxes
incluses. Nombre de places limité. Des conditions relatives quant aux durées minimales et maximales, à l'achat de billets à l'avance ou autre
peuvent être applicables. Les prix ne s'appliquent qu'aux nouvelles réservations et sont en vigueur du 20 au 26 novembre 1993.



Le plus grand réseau
d'agence de voyage au Québec
vous donne tous les moyens.



ILE DE MONTRÉAL

AHUNTSIC/JEAN-TALON
CLUB VOYAGES JOSÉE
(514) 270-4105
CLUB VOYAGES LAURENCE
(514) 381-5365
CLUB VOYAGES RYM
(514) 388-9241

ANOUJ
CLUB VOYAGES VERSAILLES
(514) 353-6950

CENTRE-EST
CLUB VOYAGES DE MAISONNEUVE
(514) 529-3406

CENTRE-VILLE
CLUB VOYAGES DANAGLOBE
(514) 871-0294
CLUB VOYAGES CENTRE-VILLE
(514) 849-7521

CLUB VOYAGES MÉTRO BERRI
(514) 288-8688
CLUB VOYAGES VOYABEC
(514) 288-2322

CÔTE-DES-NEIGES
CLUB VOYAGES CÔTE-DES-NEIGES
(514) 341-4420

LACHINE
CLUB VOYAGES MARIE
(514) 637-1183

OUTREMONT
CLUB VOYAGES OUTREMONT
(514) 574-4464

PLATEAU MONT-ROYAL
CLUB VOYAGES ATLAS
(514) 527-8881
CLUB VOYAGES DU PLATEAU
(514) 521-3320

POINTE-AUX-TREMBLES
CLUB VOYAGES

POINTE-AUX-TREMBLES
(514) 642-3440

ROSEMONT
CLUB VOYAGES ROSEMONT
(514) 376-5910

SAINT-LAURENT
CLUB VOYAGES DUVERNAÏ
(514) 331-1134

SAINT-LÉONARD
CLUB VOYAGES AUREVOR
(514) 722-1128

SAINTE-ANNE-DE-BELLEVUE
CLUB VOYAGES JACQUELINE
(514) 457-2060

BANLIEUES ET RÉGIONS

BOUCHERVILLE
CLUB VOYAGES CLAUDELLE
(514) 641-1657

CAP-DE-LA-MADELINE
CLUB VOYAGES SUPER SOREL
(819) 379-7661

CHAMBLY / MARIEVILLE
CLUB VOYAGES DANIEL
(514) 458-0654

COWANSVILLE
CLUB VOYAGES TRANSATLANTIQUES
(514) 243-7100

DRUMMONDVILLE
CLUB VOYAGES AGATHE-LECLERC
(819) 477-8383

GATINEAU
CLUB VOYAGES GUERTIN
(819) 541-2220

GRANBY
CLUB VOYAGES PRINCESSE
(514) 372-4444

GREENFIELD PARK/BROSSARD/
SAINT-LAMBERT
CLUB VOYAGES CARTER
(514) 672-1272

HULL
CLUB VOYAGES GUERTIN
(819) 272-1451

CLUB VOYAGES OUTAOUAIS
(819) 776-0602

LOUVECIEN
CLUB VOYAGES ALBATROS
(514) 759-5551

LAYAL
CLUB VOYAGES LAYAL
(514) 482-5900
CLUB VOYAGES MER & MONDE
(514) 641-6003

MAGOG
CLUB VOYAGES ESTRE
(819) 843-2894

RAWDON
CLUB VOYAGES AUREVOR
(514) 834-4549

REPENTIGNY
CLUB VOYAGES DES GALERIES
DE REPENTIGNY
(514) 582-6065

SAINT-HUBERT/LONGUEUIL/
SAINT-BRUNO
CLUB VOYAGES J.M.
(514) 676-0259

SAINT-HYACINTHE
CLUB VOYAGES AERNA
(514) 773-5557

SAINT-JEAN-SUR-RICHELIEU
CLUB VOYAGES EDEN
(514) 348-9291

SAINT-JÉRÔME
CLUB VOYAGES JARDI
(514) 436-3520

SAINTE-THÉRÈSE
CLUB VOYAGES MARNAR
(514) 437-2324

SHAWINGAN
CLUB VOYAGES DROCHER
(819) 539-6943

SHERBROOKE
CLUB VOYAGES ESCAPADE 2000
(819) 563-5344

SOREL
CLUB VOYAGES AIR MER
(514) 742-0426

TROIS-RIVIÈRES
CLUB VOYAGES SUPER SOREL
(819) 374-1050

VALLEYFIELD
CLUB VOYAGES ATOU
(514) 373-5452

VARENNES
CLUB VOYAGES SAINTE-ANNE
(514) 652-5605

VICTORVILLE
CLUB VOYAGES AMERICA
(819) 758-8225

DÉTENTEUR D'UN PERMIS DU QUÉBEC

Partout au Québec un seul numéro 1-800-66ENVOL

• TOURISME •

TOURISME / CHRONIQUE

Les risques du voyage

Qu'on le veuille ou non, les maladies font partie des voyages

NORMAND CAZELAIS

Pour beaucoup d'entre nous, le désir de partir quand l'hiver et le froid arrivent devient presque une maladie.

Ce qui ne veut pas dire qu'il faille courir après les maladies en voyage.

Mais, quoi qu'on en pense, les risques de maladie font partie du lot des voyages, surtout quand ces derniers nous mènent en des contrées réputées exotiques, aux moeurs et aux climats fort différents des nôtres. Les Tropiques, incluant le Mexique, les Antilles et une grande partie de l'Amérique latine, si populaires et attrayantes pour les nordiques que nous sommes, sont du nombre.

Ces maladies qui nous guettent ne se limitent pas qu'aux coups de soleil et à la turista. Leur palette est large: maladies de la peau (irritations, éruptions), indigestions et constipation, fatigue et surmenage, troubles cardiaques, maladies rares, contagieuses ou infectieuses (malaria, bilharziose, hépatite, etc.), troubles psychologiques, maladies vénériennes, sida et bien d'autres encore.

En voyage, l'organisme est soumis à des tensions, à des changements d'habitudes et de milieux qui le mettent en état de vulnérabilité. Ajoutez à cela la nervosité et l'excitation liées au départ, la fatigue due aux déplacements, une certaine inquiétude à l'idée de se retrouver pendant un temps en terrain inconnu loin du quotidien si familier et sécurisant et vous obtenez des conditions qui predisposent bien des voyageurs à gâcher une partie de leurs vacances à soigner des bobos de gravité diverse. Sans compter que l'âge, la déshydratation, l'état de santé général ou un excès de poids peuvent rendre encore plus difficile l'acclimation.

Que faire alors? Rester chez soi, acheter des disques de béguine et de calypso, préparer des punchs et des pinas coladas, se mettre sous la lampe solaire et regarder sur écran géant dans son sous-sol des images vidéo «plus vraies que nature»? N'y a-t-il pas de meilleure solution? Comme celle de prendre un minimum de précautions?

Certaines relèvent du gros bon sens. Ainsi, dans l'avion à l'aller et lors des premiers jours, il importe de se reposer, de manger régulièrement mais légèrement et d'éviter l'alcool afin de laisser l'organisme s'adapter. La turista, qualifiée selon les lieux de *Delhi Belly*, *Rangoon Ruins*, *Hong Kong Dog*, *Montezuma Revenge*, *Aztec Two Step*, n'est pas la fatalité des Tropiques à laquelle nul ne peut échapper; il suffit souvent d'adopter quelques mesures bien simples qui excluent le recours systématique aux médicaments:

- allez-y mollo au début avec les mets épicés;
- évitez de boire de l'eau du robinet (même sous forme de glaçons dans les drinks) ou faites-la bouillir d'abord;
- lavez-vous fréquemment les mains et surveillez votre hygiène générale;
- mangez du poisson et des aliments — surtout les viandes — bien cuits et fraîchement préparés;
- mangez fruits et tomates pelés;
- ne laissez pas d'aliments traîner sur la table avant et après les repas (quand vous vivez dans un appartement avec cuisinette ou dans une villa);
- soyez prudent avec la crème glacée et les eaux minérales locales;
- évitez les restaurants en plein air où il y a des mouches (même si cela vous prive d'une certaine couleur locale).

D'autre part, la peau blanche et délicate venue du Nord demande quelques attentions:

- portez des vêtements amples, lé-

gers et faits de coton ou de fibres naturelles (les tissus synthétiques sont à proscrire) qui laissent vos pores respirer, qui facilitent la circulation du sang et la transpiration tout en évitant les irritations cutanées (quitte à apporter un défroisseur à vapeur ou un fer à repasser);

- changez souvent de vêtements et lavez-les dans la baignoire si besoin est;
- exposez-vous au soleil à petites doses, surtout les premiers jours, et allongez les périodes d'insolation progressivement;
- utilisez des crèmes et lotions solaires de qualité et suivez les directives d'application;
- prenez, si vous le voulez, de la vitamine A.

Des vers, souvent invisibles à l'oeil nu, transmettent des maladies dont les séquelles peuvent vous suivre pendant de longues périodes au retour. Dans ce cas, il ne faut marcher pieds nus que sur les plages de l'océan et éviter de se baigner en eau douce, à moins que l'endroit soit officiellement sans danger. Pour se protéger des moustiques, il convient de couvrir bras et jambes avant de se coucher du soleil, d'appliquer régulièrement un enduit efficace, de munir lits et fenêtres de moustiquaires.

Pour en savoir plus long, vous pouvez aisément vous procurer en librairie des ouvrages qui traitent de ce sujet. Je pense, entre autres à deux titres qui ne doivent pas être épuisés: *Les maladies en voyage* par le Dr Eric Caumes (collection Points Planète aux Editions du Seuil), *Voyager en pays tropical* par Jacques Hé-

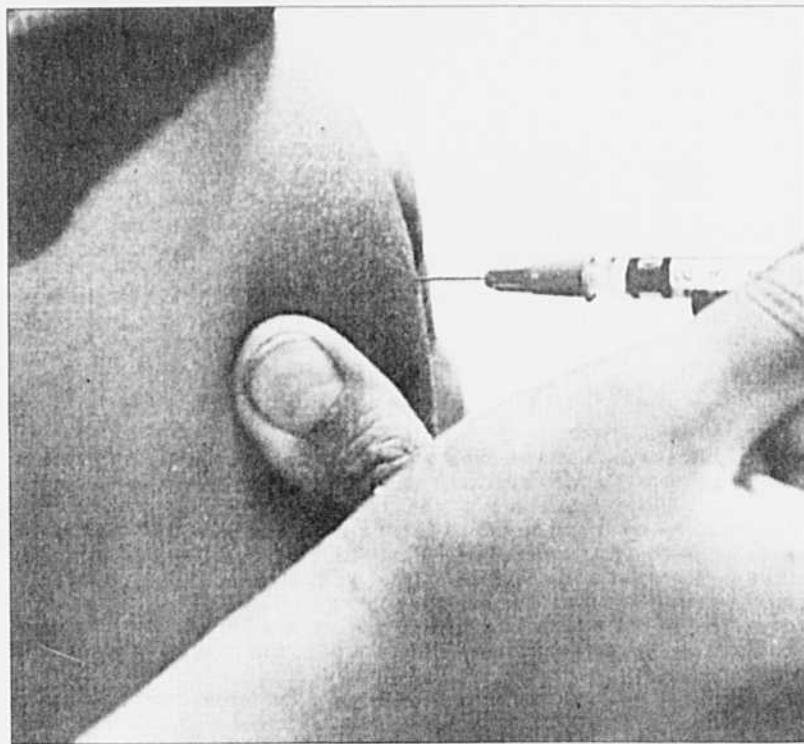


PHOTO ARCHIVES

Que faire si la maladie nous guette en voyage? Rester chez soi et regarder sur écran géant dans son sous-sol des images vidéo «plus vraies que nature»? N'y a-t-il pas de meilleure solution? Comme celle de prendre un minimum de précautions? Recevoir ses vaccins, par exemple.

bert (*Boréal Express*) et *Guide médical des voyages et des loisirs* du docteur J-P Ségol (Editions Inter). Sinon, communiquez avec le bureau des passeports le plus proche et demandez un exemplaire gratuit du dépliant *Bon voyage, mais... - Santé: un brin de prévention*.

En effet, il ne s'agit pas de devenir parano mais de prévenir.

EN BREF

AFRIQUE DU SUD

Il est plus facile de voyager vers l'Afrique du Sud depuis que ce pays a abandonné sa politique d'apartheid. Ainsi, les voyageurs canadiens n'ont plus besoin de visa pour y entrer. La compagnie nationale South African Airways (SAA) offre cinq vols par semaine entre l'aéroport JFK International de New York et Johannesburg.

Renseignements: SAA, 1-800-722-9675, Embassade de l'Afrique du Sud à Ottawa, (613) 744-0330, ou Consulat général de l'Afrique du Sud à Montréal (514) 878-9217.

AIR CANADA EN CALIFORNIE

En collaboration avec le Bureau du tourisme de la Californie, Air Canada offre des tarifs avantageux (397\$ aller-retour depuis Montréal) sur ses vols vers San Francisco et Los Angeles, représentant jusqu'à 62% réduction sur les pleins tarifs en classe Economie. Les voyageurs intéressés aux séjours de rêve en Californie pourront aussi obtenir des réductions sur la location de voitures, l'hébergement et des attractions populaires. À partir du 18 décembre, le transporteur ajoutera un troisième vol quotidien sans escale entre Toronto et San Francisco et inaugurera un vol sans escale, par Airbus A320, entre Montréal et Los Angeles les

samedis et dimanches. Depuis le 1er novembre et jusqu'au 31 mars prochain, il offre également des rabais sur ses liaisons Montréal-Londres (537\$ aller-retour). Dans ce cas, le séjour doit être d'au moins une semaine sans dépasser un mois, la place doit être retenue au moins 21 jours avant le départ et le paiement, effectué dans la semaine qui suit la réservation.

HORAIRE D'HIVER DE CANADIEN

Le 31 octobre, est entré en vigueur l'horaire d'hiver de Canadien International qui dessert 149 destinations dans 17 pays et cinq continents. Toronto continuera d'en être la plaque tournante tant vers l'Amérique du Sud, l'Europe, les États-Unis et le reste du Canada. Les liaisons entre Montréal et Toronto sont maintenues à 14 vols par jour.

RABAIS VIA RAIL

Les passagers en partance de Montréal à destination de Jasper ou Vancouver en première classe ou en voiture coach de VIA RAIL, bénéficient d'un rabais de 25% d'ici le 31 décembre et d'un rabais additionnel de 15% entre le 1er novembre et le 14 décembre. Dans ce dernier cas, les billets doivent être achetés sept jours à l'avance.

Jet tours

LA CÔTE D'AZUR

CANNES

FORAÎT DE 3 SEMAINES EN STUDIO PIERRE ET VACANCES TOUT ÉQUIPÉ, TRANSPORT AÉRIEN INCLUS!

À partir de **998\$***

4^{ème} SEMAINE GRATUITE!
(réservez avant le 30 novembre 93)

*Prix par personne, base 2, comprenant le transport aérien de Montréal à Nice, l'hébergement et les taxes d'aéroport de 50\$

Jet tours

LES ALPES FRANÇAISES

CHAMONIX

UNE SEMAINE DE SPORTS D'HIVER INCLUANT L'HÉBERGEMENT EN STUDIO PIERRE ET VACANCES

À partir de **252\$***

VOL AIR FRANCE VERS GENÈVE TAXES ET TRANSFERTS AUX HÔTELS INCLUS!

À partir de **796\$***

*Prix par personne, en janvier, base 2

Jet tours

LES ANTILLES

ST-MARTIN

FORAÎT D'UNE SEMAINE DANS LE CONFORT D'UNE PETITE SUITE À L'HÔTEL MONT VERNON*** TRANSPORT AÉRIEN ET PETIT DÉJEUNER INCLUS!

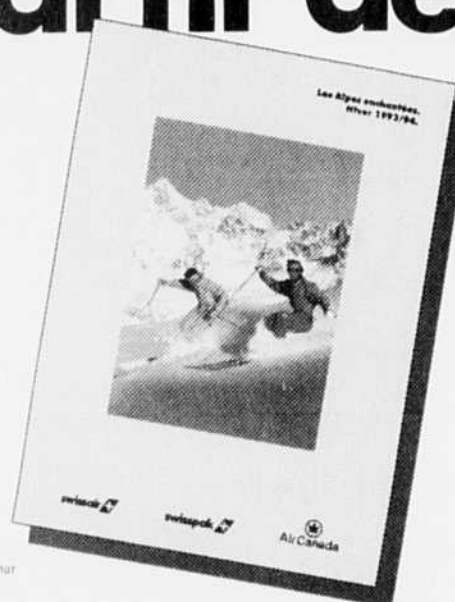
À partir de **1118\$***

*Prix par personne en janvier, base 2, taxes d'aéroport et transferts à l'hôtel inclus (taxe de séjour payable sur place - 38 US par jour)

CONSULTEZ VOTRE AGENT DE VOYAGES OU JET TOURS (514) 285-0088 ET DEMANDEZ NOTRE BROCHURE HIVER 93/94.

Détenteur d'un permis du Québec

Skiez les Alpes à partir de 339\$*



Vente de sièges La Suisse à partir de 648\$ de Toronto, Montréal, Ottawa, Québec, et Halifax, en collaboration avec Air Canada. L'Autriche à partir de 688\$ de Montréal et Toronto.

Pour obtenir notre brochure *Les Alpes Enchantées*™ composez **1-800-337-9477**.

swissair

*Une semaine à Kitzbühel! Prix par personne dans une chambre en occupation double pour la portion terrestre pour 7 nuits y compris les transferts, les petit-déjeuners et toutes les taxes. Le tarif aérien est en sus.

AVION ET AUTO 766 \$*

7 jours • 766\$* à 840\$*
Montréal • Lisbonne • Montréal
Auto 7 jours • Aparthôtel (1 nuit) (Excepté du 10 au 25 déc.)
Auto 7 jours additionnels: nov. • mars 61 \$ oct./avril/mai 96 \$

SUPER OFFRE 1017 \$*

14 jours • 1017\$* à 1221\$*
Montréal • Lisbonne • Montréal • Auto 13 jours
Hôtels: Cascais (5 nuits) • Algarve (7 nuits) • Lisbonne (1 nuit)
(Excepté du 10 au 25 déc.)
Auto comprend kilométrage illimité, assurances, exonération de dommages pour collision.

LONGS SÉJOURS • ALGARVE 1117 \$*

27 nuits • Studio, Club Praia da Rocha
Novembre 93 à avril 94
Montréal • Faro • Montréal (départ le samedi + 50 \$)

*prix par pers. occ. double jusqu'au 6 mai/94 selon date de départ. Toutes taxes incluses. Contactez votre agent de voyages Permis du Québec

PORTUGAL PAYS OÙ LE SOLEIL EST FLEUR

Girassol

AIR PORTUGAL

Pour améliorer la condition des personnes atteintes d'un cancer et leurs proches.

Fondation québécoise du cancer

2075, rue de Champlain
Montréal (Québec)
H2L 2T1
Tél.: (514) 527-2194

Vacances Bonanza NOËL EN TERRE SAINTE

Départ le 22 décembre 1993 Retour le 3 janvier 1994
13 jours / 10 nuits / Escorté en français
Circuit six nuits • quatre nuits à Tel Aviv
23 repas compris
Hébergement en hôtel de première classe

à partir de **2 659 \$** toutes taxes incluses
par personne, occupation double

Voyages Alexandre Inc. Qc
393-9509

Par les gros bateaux

Qu'ils s'appellent Mermoz, Norway (ex-France), Royal Viking Queen, ms Westerdam, Regent Star, Zenith ou Song of America, ce sont de grands hôtels flottants avec piscines, salles de bal, restaurants, salles de cinéma et de vidéo, gymnases, salles d'exercice *and so on*. Quels qu'ils soient, ils portent des noms qui incitent au départ, qui réfèrent à de vastes espaces et font croire à la puissance et à la sécurité en toutes circonstances.

En hiver, ils partent de Miami et Fort Lauderdale, de Kingston et Montego Bay en Jamaïque, de Nassau aux Bahamas, de San Juan à Porto Rico, d'Acapulco; ils font les Keys, les îles du Vent ou sous le Vent, le canal de Panama, la côte mexicaine, celle de l'Amérique centrale ou celle de la Colombie et du Venezuela: le choix des itinéraires est considérable.

Le choix des formules aussi: les tarifs peuvent inclure la croisière elle-même mais également, selon les besoins de chacun, le transport aérien jusqu'au lieu de départ, des portions terrestres prolongées au retour (en Floride ou au Mexique, par exemple). Les prix varient selon la longueur du parcours, la période de l'année (les Fêtes de Noël et du Nouvel An constituant la haute-saison), la catégorie du navire (certains sont plus luxueux que d'autres), la dimension et la localisation de la cabine, etc.

Il faut se renseigner au préalable sur les diverses destinations possibles et savoir déjà où portent ses préférences. Savoir que les cabines avec hublot et aux ponts supérieurs coûtent plus cher, que la clientèle de ces voyages tout confort est souvent âgée. Prévoir qu'il y aura des dépenses supplémentaires aux escales, que tous les repas ne sont pas toujours compris. Savoir que toutes ces croisières ou presque proposent maintenant des casinos à bord, roulette, black jack, machines à sous et tout le pataclan: saura-t-on résister? Et jusqu'à quelle somme?

Toutes les agences de voyages débordent de ces brochures rutilantes, sur papier glacé, aux couleurs vives et convaincantes. Il importe, avant d'acheter un tel voyage, d'avoir déjà une bonne idée de ce qu'on a en tête et de ne pas craindre de poser toutes les questions voulues afin de s'assurer que le commerçant connaît son affaire. Afin que l'option retenue soit la bonne.

N. C.

Ou par la voile

L'une des formules qui a pris de la popularité est la location de voiliers, pour quatre ou huit personnes notamment, avec ou sans capitaine. En ce dernier cas bien sûr, il faut que l'un des équipiers s'y connaisse en la matière et soit capable d'en faire officiellement la preuve.

Partir en voilier dans les îles du Sud, y a-t-il quelque chose de plus beau? Pourtant, il faut y penser à deux fois avant d'embarquer... Car, au-delà de l'image romantique ou aventureuse, il y a la réalité — une dure réalité pour certains.

Que ce soit un catamaran ou une embarcation de structure plus conventionnelle, un voilier reste un voilier, à savoir un espace de quelques dizaines de mètres de long par quelques mètres de large. Il est très facile de s'y marcher sur les pieds et de tomber sur les nerfs du voisin ou de la voisine. Bien des amours, bien des amitiés n'y ont pas résisté plus de deux, trois jours: dans un tel espace, les moindres défauts de chacun prennent une ampleur disproportionnée.

Et ce n'est pas tout le monde qui a le pied marin. Un mal de mer parfois s'attrape pour un rien. Des personnes, selon toutes apparences bien normales et bien constituées, développent des angoisses, prennent panique sitôt qu'elles ne voient plus de terre sur la ligne d'horizon ou deviennent carrément claustrophobes à bord d'espaces si réduits. Rien de sert de gâcher des vacances, même au nom des plus belles idées...

Car c'est effectivement une belle idée. Les circuits et les horaires sont souples, il s'agit de les ajuster aux goûts de l'équipage; la mer turquoise ou émeraude est toujours là, il suffit d'y plonger le bout des pieds ou le corps tout entier. Le boulot, le métro, les bouchons de circulation sont loin, loin: des plages et des lieux de baignade qui changent à tous les jours, des poissons qui vivent dans l'eau, des coraux et leurs mille lumières, le soleil au firmament.

De telles croisières peuvent faire partie d'un forfait comprenant le transport aérien aller-retour acheté avant le départ ou être négociées sur place, dans les Antilles Françaises, aux Îles Vierges ou ailleurs: ce ne sont pas les possibilités qui manquent. Mais le mieux, du moins pour une première fois, est d'y aller en forfait tout inclus avec quelqu'un qui l'a déjà fait.

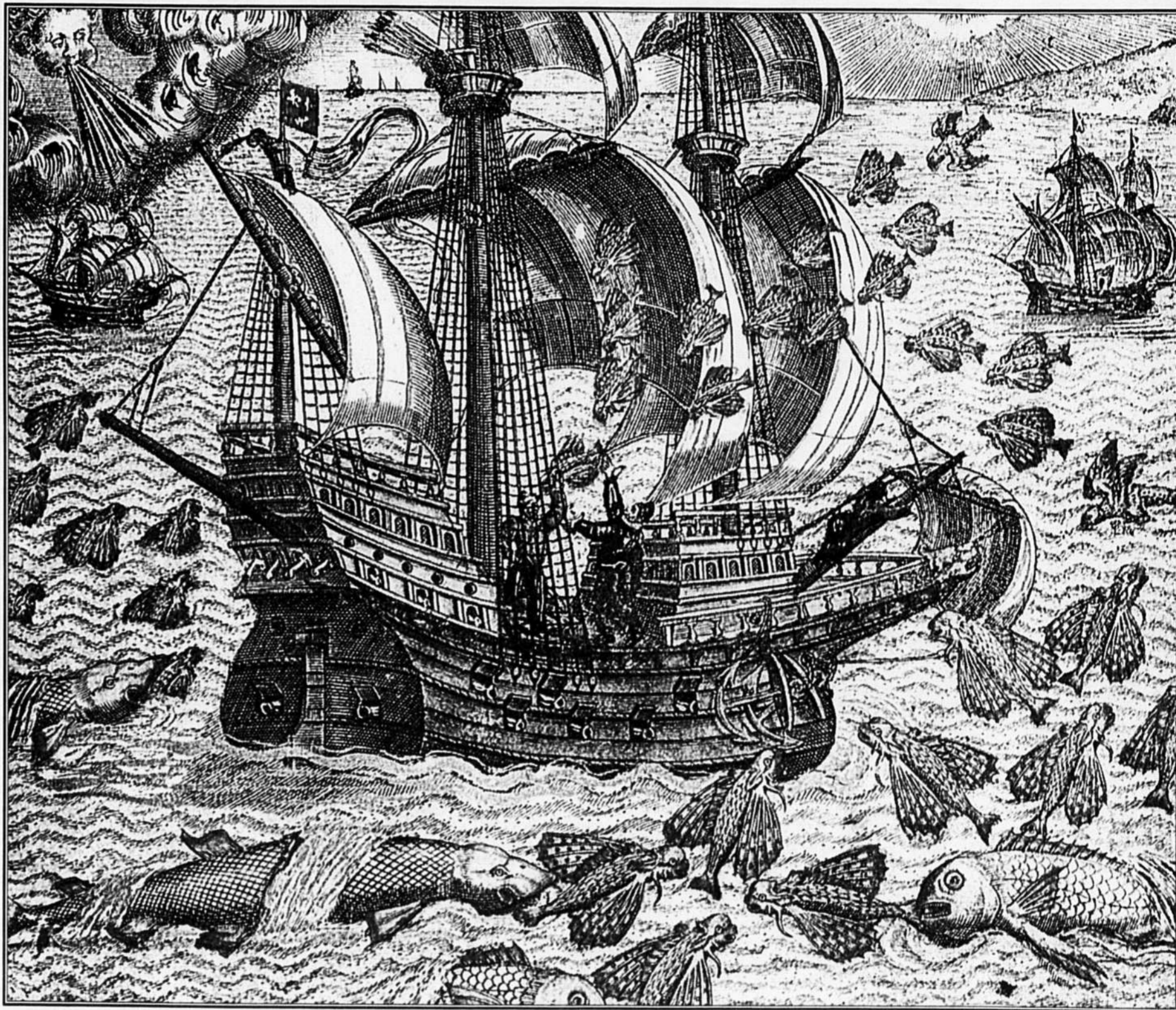
Le vent alors, dirait-on, souffle mieux dans les voiles.

N. C.

VISAS

OHÉ!

LARGUEZ LES AMARRES



Une œuvre de Théodore de Bry illustrant un vaisseau portugais au large des côtes brésiliennes, au XVI^e siècle.

SOURCE: LES GRANDS NAVIGATEURS

Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir?

NORMAND CAZELAIS

« Ohé! moussaillon, du haut de ton mât, ne vois-tu point de terre à l'horizon? »

« Non, capitaine, pas encore. Pas encore. »

A l'autre bout, sur un continent ou une île quelconques, une dame du temps jadis ou d'une époque moins lointaine entendait, montée sur sa muraille: « Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir? »

Ainsi, en fut-il de la destinée humaine: certains partaient, jamais sûrs de revenir, alors que d'autres restaient et les attendaient, jamais sûrs de les revoir.

Le moyen le plus facile de rejoindre d'autres horizons a été la voie d'eau: rivières, lacs et fleuves qui irriguent et pénètrent même les contrées les plus reculées, océans et mers qui se perdent dans l'infini. Des navires de papyrus des anciens Égyptiens jusqu'aux clipper qui se construisaient encore au début de ce siècle, depuis les canots d'écorce des Amérindiens jusqu'aux caravelles et fré-

gates qui menaient les « découvreurs » vers les rives du Nouveau-Monde, l'onde liquide, comme disaient les poètes, a porté — toujours plus loin — la soif bien humaine d'en savoir plus.

Ainsi, sous toutes leurs formes, les bateaux et navires, gros et petits, solides et fragiles, à rames, à voile et à moteur, ont représenté l'idée du départ. Bien avant les quais de gares, les rades des ports ont nourri les espoirs de mouvement, vu et entendu les pleurs des séparations. L'image fut si forte qu'elle se transmet même aux chameaux transformés en « vaisseaux du désert ».

Au Québec, le musée maritime Bernier à L'Islet-sur-Mer (418-247-5001) et au Lieu historique national La-Bataille-de-Restigouche à Pointe-à-la-Croix (418-788-5676) dans la Matapédia témoignent, entre autres choses, des conditions de voyage difficiles de ceux et celles qui s'embarquaient sur les voiliers et navires d'antan. Ce n'était pas des croisières de tout repos que de prendre ainsi le

large.

Les dictionnaires définissent les croisières comme des circuits maritimes ou fluviaux accomplis par des vacanciers, comme des voyages touristiques à bord de paquebots ou navires de plaisance. Quand le Queen-Elizabeth, le France autres grands paquebots de ligne furent définitivement déclassés par l'avion et le transport aérien, les croisières prirent vraiment leur expansion dans les Antilles, en Méditerranée, dans le Pacifique-Sud, enfin partout où des ciels cléments ou des paysages grandioses pouvaient attirer des voyageurs.

Telles sont aujourd'hui les croisières: des trajets d'une semaine ou plus allant d'une escale à l'autre, les soirs et les nuits étant consacrés aux festivités et au sommeil, les périodes diurnes aux arrêts dans les ports et à la visite — rapide — de ces terres qui clignent ainsi de l'œil.

Elles ne perdent jamais vraiment la terre de vue et reviennent toujours au port.